



CULTURES MUTANTES

musique • arts • société



DOSSIER

PHOTOCRATIE

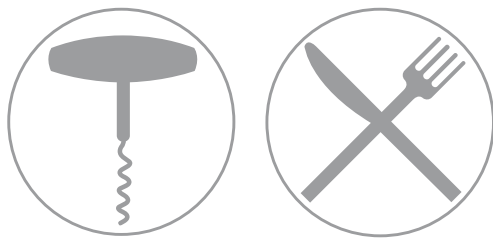
+
**LEE NOBLE • THE FIELD • TARWATER • JOZEF VAN WISSEM •
ROBERT HAMPSON • STEPHAN MATHIEU • CLUB CHEVAL...**

n° **3**

DÉCEMBRE 2011

MENSUEL
GRATUIT

LE RESTAURANT



I.B.OAT

QUAI ARMAND LALANDE
BASSIN À FLOT 1
33300 BORDEAUX
T-05 56104837
RESTAURANT@IBOAT.EU

OUVERT TOUS LES MIDIS
DU MARDI AU VENDREDI
ET TOUS LES SOIRS
DU MARDI AU SAMEDI

EDITO/SOMMAIRE • 3
Décembre 2011 •



CULTURES MUTANTES
musique • arts • société

23, rue Pierre et Marie Curie
94200 Ivry-sur-Seine
tel 01 45 21 06 78
fax 01 53 14 76 58
www.journal-balise.com

DIRECTION DE LA RÉDACTION :
Rihab Hdidou

RÉDACTEUR EN CHEF :
Julien Bécourt

GRAPHISME :
Yann Rondeau

TEXTES :
Julien Bécourt, Serge Bouffange, Valeria
Costa-Kostrisky, Arnaud Crame, Friedrich Von
Gasparina, Jérémie Grandsenne, Guillaume
Gwarddeath, Mathias Kusmierz, Olivier Lamm,
Etienne Menu, Guy Mercier, Wilfried Paris,
Philippe-Emmanuel Sorlin.

IMPRESSION : Handle With Care

DIFFUSION :
Pendaran (Paris)
Handle With Care (Bordeaux)

COORDINATION :
Rihab Hdidou (Batofar)
Michèle Daroque Caillabet (I.Boat)



Navire de curiosités sensorielles
Face au 11 quai François Mauriac 75013 Paris 517
580 700 R.C.S Paris Tél : 01 45 21 06 78 Mail :
promo@batofar.org / www.batofar.org

I.B.OAT

Intelligent boat
Bassin à flot n°1 Bordeaux – Bacalan 532 431 723
R.C.S Bordeaux Tél : 05 56 10 48 23
communication@iboat.eu / www.iboat.eu

édito

par Julien Bécourt

« La jouissance passe par l'image : voilà la grande mutation. Un tel renversement pose forcément la question éthique (...) parce que, généralisée, elle déréalise complètement le monde humain des conflits et des désirs, sous couvert de l'illustrer. Ce qui caractérise les sociétés dites avancées, c'est que ces sociétés consomment aujourd'hui des images, et non plus, comme celles d'autrefois, des croyances. » C'est sur ces mots prophétiques de Roland Barthes dans *La Chambre Claire* que Balise tourne la page de l'année 2011. Depuis quelques années, la photographie suscite un regain d'intérêt grâce à sa diffusion virale sur internet, mais aussi via la micro-édition indépendante qui ne s'est jamais aussi bien portée. Des photographes en herbe inondent les blogs de leurs clichés, au propre comme au figuré. Dans ce flux d'images qui nous inonde quotidiennement, Balise défriche le terrain et vous présente un panorama des photographes les plus talentueux de cette génération. Et remet l'image au centre du débat.

La musique n'est pas en reste et vous retrouverez dans ce troisième numéro les artistes que nous défendons bec et ongles et que nous vous encourageons à aller découvrir sur scène. Le Batofar et l'I.Boat étoffent

progressivement leur programmation et vous réservent des surprises pour les agapes de fin d'année. Pour nombre d'entre nous, 2011 fut une année crash test, l'année des terrains mouvants, des tunnels d'incertitudes, de la précarité économique, mais aussi du renforcement des déterminations collectives et individuelles, de la reprise en main de nos existences. Les Indignés, s'ils font parfois preuve d'une naïveté dérisoire et cèdent parfois au folklore altermondialiste, amorcent au demeurant l'idée d'un sursaut collectif. D'indignation en insurrection, il n'y a qu'un pas qui pourrait bien être franchi, pour le meilleur et pour le pire. Nous sommes allés à la rencontre des activistes d'Occupy London pour témoigner de cet élan de la société civile, fatalement victime des récupérations de tout bord. Tout au long de l'année, le moral des troupes fut soumis à l'épreuve du catastrophisme des médias et des catastrophes tout court. Ne nous laissons pas éroder par le fatalisme ambiant et réjouissons-nous de ce chaos, en gardant à l'esprit que tout changement radical advient par la destruction. Et que la vie continue, plus forte que jamais, avec ou sans compteur Geiger. Vivement 2012.

sommaire

4-7
● **ECOUTILLES**

LEE NOBLE
THE FIELD
TARWATER
JOZEF VAN WISSEM
STEPHAN MATHIEU
ROBERT HAMPSON
STEPHAN MATHIEU
CLUB CHEVAL

8-15
● **DOSSIER
PHOTOCRATIE**

16-17
● **OCCUPY LONDON**

18
● **EFFETS DIVERS
SALLES OBSCURES**

19
● **LA BIBLIO. BATO**

20-22
● **OPEN BAR**
Sélection culturelle

22
● **COCKTAIL MOLOTOV
+ VIDE GRENIER**

23
AGENDA



En couverture : Myriam Tirler

OEUVRES VIVES #8

NEW MUSIC FOR EARLY INSTRUMENTS
WITH:
ROBERT HAMPSON (EX LOOP/UK)
STEPHAN MATHIEU (ALL)
JOZEF VAN WISSEM (NL)

08
JEU.
20H

WORMSKULL W/BONG-RA,
DEFORMER, BALAZS PANDI
+HECQ

14
MER.
19H30

BAZZAR #21

PETER HOOK (NEW ORDER / JOY DIVISION)
LA MORT DE DARIUS
BLONDIE & BLONDIE + DADA

16.
VEND.
23H30

VERSUS
MODONUT

21.
MER.
19H



FACE AU 11, QUAI FRANÇOIS MAURIAC 75013 PARIS
METRO : BNF OU QUAI DE LA GARE / BUS : 325-89-64

WWW.BATOFAR.ORG



**1 BILLET ACHETÉ
= 1 BILLET OFFERT***

*POUR CES 4 DATES UNIQUEMENT
SUR PRÉSENTATION DE CE COUPON
DANS LA LIMITE DES PLACES DISPONIBLES



LEE NOBLE

EXPÉRIMENTALE PROPAGANDE

Depuis L.A., le musicien Lee Noble sort un album superbe rapidement épuisé, *Horrorism*, où synthés et guitares se tiennent la main dans un vacillement permanent nourri de visions nocturnes ; simultanément, il s'occupe de l'excellentissime label No Kings, où tout est beau et sold out.

ENTRETIEN PAR JÉRÉMIE GRANDSENNE.
entretien intégral sur :
lesamitiessointaines.blogspot.com

Quelle a été ta propre histoire de la musique, en tant qu'auditeur, en tant que musicien ?
Ça m'a pris du temps. J'ai dû me sortir du gouffre de la mauvaise musique et j'ai eu de la chance que mes amis m'exposent à des bonnes choses. Ainsi, quand mon ami TJ Richards m'avait passé *Experimental Jet Set*, *Trash* and *No Star*, je n'étais pas rentré dedans. C'est bien plus tard avec *EVOL* que j'ai enfin compris Sonic Youth : « *Putain de Dieu : LES GUITARES!* ». Plus on avance dans le futur, plus on nage dans un océan profond de culture de merde, on doit vraiment passer du temps à nager dans la mauvaise musique et le non-sens si on n'a pas une sorte de guide. J'ai fait un gros travail.

En tant que musicien, je viens de Nashville, mon père est guitariste, il y avait pas mal d'instruments à la maison, puis j'ai surtout joué de la basse dans des groupes avec des amis, Poet Named Revolver, Horsehair Everywhere. On jouait, on tournait, on a fait un disque, et c'est là, c'est d'eux que j'ai tout appris sur la musique. En solo, j'enregistrais surtout de la guitare saturée, puis le charme du synthétiseur m'a lentement tempéré. Arrivé en Californie en 2008, un harmonium cassé, troué, que j'ai réparé au scotch, a modifié tout mon système : il fallait en jouer très lentement, l'air mettait du temps à faire vibrer les anches, j'ai commencé à en enregistrer, jouer par-dessus, mettre en boucle... C'est à peu de choses prêt ce que je continue à faire aujourd'hui.

Tu as fondé le label No Kings. Quel lien fais-tu entre la musique et le politique ?
On est tous intéressés par les questions de propagande, de slogans, par la culture activiste de gauche, les arts de propagande en Amérique Centrale et du Sud, les différentes révolutions, le situationnisme... Le nom est un slogan est une arme, etc. Tout est politique. Faire de la musique est très politique. Être politique, ce n'est pas seulement agir pour un changement manifeste du monde

réel. Et ceux qui œuvrent dans l'art, sont ceux qui font changer leur monde, bien plus qu'en collectant des signatures. Tous ceux qui ont une cassette chez No Kings ou tout autre label dans le même esprit ajoutent à la culture, et nous sommes tous issus à peu près de la même sphère. C'est donc politique, c'est de l'activisme, même quand on fait de la musique abstraite apparemment sans signification, et peut-être même surtout quand on fait ça. Une goutte dans l'océan reste une goutte.

Tu fais les pochettes pour No Kings, et tu appartiens à une scène où les artworks sont importants, font partie de l'objet. Quel lien fais-tu entre la musique et l'aspect visuel ?
Soigner le packaging est un respect pour la musique et pour l'album. Si nous insistons sur le fait que ces albums ont une présence physique dans le monde, nous devons justifier ça en prenant grand soin de l'emballage. Mon rôle d'éditeur se réduit à un petit carré de papier et à choisir un jeu de couleurs, et je veux être sûr que cet aspect de l'album justifie son existence physique. C'est la seule raison pour un artiste de travailler avec No Kings : j'apporte le packaging. D'autres apportent plus d'exposition, de tirage, du vinyle, de la distribution. Chaque album est un partenariat, musique et visuel sont entremêlés.

Comment travailles-tu ? Penses-tu que la manière de « faire » la musique fait sens, ou le « biographique » est insignifiant et la musique est la réponse ?
J'enregistre une première partie, souvent improvisée, sur cassette. Comme un field recording que je jouerais moi-même. Et j'ajoute des couches. J'ai plein de cassettes qui traînent, harmonium, banjo, mélodies de guitare... Ça peut aller jusqu'à huit voix mais la première fait toujours guide. Le biographique est important pour beaucoup de gens mais j'aimerais

qu'on le souligne moins. Les gens adorent les histoires sur, d'où vient la musique. Mais je n'ai pas une histoire super intéressante, je suis un type, je vis à LA. Mais il y a toujours des albums « enregistrés dans une cabane isolée de 200 ans dans les Ozarks par un moine », c'est beau, mais j'essaie d'ignorer le charme de « l'histoire », un peu parce que je ne sais pas quelle est mon histoire. J'espère que les gens peuvent apprécier un album, avec ou sans histoire, que la connexion avec la musique suffira.

Quel est ton rapport aux « outils » de la musique, instruments et matériel ? Les diriges-tu ? Te donnent-ils leurs propres directions ? Quel est ton sentiment sur la liberté en musique ?
Je sais que j'abandonne une part de ma souveraineté à mon matériel, par désintérêt pour la technique, la précision. J'embrasse les effets impliqués par l'usage de vieux instruments et matériels, ça fait partie de mon travail. Je suis dépendant de mes objets, je dois mon son à leurs processus. Si j'apprenais à me servir d'un ordinateur ou d'un meilleur équipement, je contrôlerais plus, mais je perdrais mon identité. Les limitations c'est bien, la liberté totale c'est la mort de la créativité, à un certain degré. Par contre, j'ajoute à leur son ma propre sensibilité à la mélodie, je suis responsable de ça. Et si j'écrivais des partitions pour d'autres musiciens, je ne ressentirais pas la même responsabilité à l'égard de ma musique, elle est comme elle est parce que c'est moi qui la joue, seul.

Que recherches-tu au final ?
Des systèmes d'expression. Le mariage naturel de l'abstraction et de l'émotion, sans feinte.

Horrorism (Bathetic Records)
disponible via Boomkat.com

THE FIELD

L'ESPRIT DE LA BOUCLE

Le suédois Axel Willner s'était fait connaître en 2007 avec l'album *From Here We Go Sublime* qui tournait autour d'une idée simple et techno : le sample comme matière première de longs trips répétitifs et progressifs, enrichi de quelques rythmiques binaires et d'effets sommaires, en un admirable *crossover* entre rock (reprenant les madeleines radiophoniques de Kate Bush, Fleetwood Mac, Lionel Richie, Coldplay) et électronique (*cuts & paste*, rythmiques house, retour du groove). Bidouillé avec un logiciel gratuit, à peine masterisé, le très minimaliste *From Here We Go Sublime* rendait un hommage low-fi aux maîtres de la *loop*, comme s'il voulait réunir le synthétique *From Here to Eternity* de Giorgio Moroder au conceptuel *From Here To Infinity* de Lee Ranaldo. Ce premier disque reçut les éloges des critiques et la reconnaissance du public, séduit par ce mix de réminiscences et de transe, quoique moins dédié à la danse en club qu'au *chill-out* dans le salon.

Moins bourrin que les DJ's *mashup* à la 2ManyDJs, surfant délicatement sur le buzz nostalgique, Willner développa son concept en 2009, offrant avec *Yesterday and Today* quelques hommages bien sentis aux années 1980 : la voix bouclée d'Elizabeth Fraser des Cocteau Twins sur *The More That I Do*, ou une reprise émouvante d'*Everybody's Got to Learn Sometimes* des Korgis, mariage réussi de boucles et de voix, semblaient annoncer une évolution de Willner vers des formats plus pop, moins cérébraux.

Le bien-nommé *Looping state of Mind*, sorti en septembre 2011 sur Kompakt, voit pour l'artiste *plunderphonics* creuser le sillon de ses obsessions un peu plus loin encore,

et l'intronise producteur techno, arrangeur et *sound designer* de talent, aussi soucieux du détail (textures, effets) que de la structure. Quand ses premiers titres lançaient une boucle en l'air et la laissaient dériver dans le temps et l'espace jusqu'à en flouter doucement les contours, ses nouvelles productions ouvrent d'inédits chemins perpendiculaires, trajectoires parallèles, mondes souterrains ou engloutis, de nouveaux espaces d'explorations en tout cas, qui surgissent d'autant mieux dans la pleine lumière du changement (de rythme, de grain, de tonalité). Entre la douce hypnose d'une boucle de piano qui envoûte, enroule et enlace (*Then it's White*), et sa disparition soudaine au profit d'une ligne de basse presque batcave (*Is this Power*), ou le grésil tournoyant d'une guitare à la Robert Fripp (*Burned Out*), The Field n'a jamais été aussi musical, organisant savamment les patterns plutôt que les laissant filer. Les pièces du Lego ambient, deep house, shoegaze, ou motonik interagissent simultanément de manière profonde et spontané, résultat probant d'expériences live où le suédois s'entoure d'une véritable section rythmique.

Ce n'est pas seulement un malin détournement de souvenirs que Willner opère, mais la construction d'un mur du son puissamment moderne, à la fois lancinant et subtil, où la profondeur de la plongée ne le cède en rien aux bulles qui picotent la surface. Un concert à ne pas *looper!*

W.P.

I.B.OAT
JEUDI 15 DÉCEMBRE - 20H30



TAR WATER

EN EAUX MOUVANTES

Rescapé de la constellation electro-pop allemande de la fin des 90's (The Notwit, Schneider TM, Lali Puna, To Rococo Rot), le duo formé par Bernd Jestrang et Ronald Lippok espace ses sorties d'albums « officiels », se consacrant essentiellement à des musiques de films (comme *Donne moi la main*, de Pascal-Alex Vincent), des habillages sonores pour des expositions ou des collaborations pour le théâtre ou la danse contemporaine. *Inside the Ships*, qui a servi de base à la B.O. du film *The Eagle is Gone* de Mario Mentrup et Volker Sattel, est mine de rien le onzième album de Tarwater, s'inscrivant dans la lignée de ses meilleures productions

(*Silur* et *Animals*, *Suns And Atoms*). On y retrouve la griffe sonore du duo : mélodies fines posées d'une voix immatérielle sur des entrelacs de synthétiseurs analogiques et d'éléments acoustiques (percussions, tuba, saxophone, trompette, cymbalum) en un savant mélange chaud-froid, si loin si proche, tendant à rendre indistincte les origines organiques, ou synthétiques, des sons en présence. Filant la métaphore cosmique (*Inside The Ships* a d'abord été pensé comme un *space opera*), Tarwater accentue ici cette intégration de sonorités extra-européennes (un orchestre de gamelans balinais faisait déjà son apparition sur *Spider Mile* en 2007) aux chants

des machines, dans la lignée des groupes de *kosmische musik* allemands des années 1970 (Can en premier lieu). Pour la première fois d'ailleurs, le duo chante en allemand, sur une reprise-variation de *Sato* du groupe Deutsch-Amerikanischen Freundschaft (DAF), qui pose le texte original sur de nouveaux arrangements, de même que pour *Do The Oz*, réinterprétation d'un morceau rare de John Lennon et Yoko Ono. Si un concept est à dégager de cet album, c'est bien celui d'une porosité entre les époques et les géographies (soulignée notamment par le featuring du musicien klezmer Detlef Pegelow) prenant la forme d'un voyage, à

la fois cosmique et mélancolique. L'album s'achève ainsi sur *Palace at 5 AM*, relecture d'un poème de Baudelaire, où trip et spleen figurent une dérive autant métaphysique qu'introspective. Bon voyage.

W.P.
I.B.OAT
JEUDI 1ER DÉCEMBRE - 20H30



JOZEF VAN WISSEM

LUTH ARMÉ



Dans le monde de la musique expérimentale, Jozef Van Wissem a quelque chose d'une anomalie. Cela tient à son instrument de prédilection, peu courant : le luth et ses diverses variantes exotiques. Portrait de celui qui s'est voué à ce qu'il nomme la « libération du luth ».

Né dans l'ennui de Maastricht aux Pays-Bas, Jozef Van Wissem tombe en amour avec le Velvet, Ry Cooder ou Robert Johnson. Ces rencontres le mènent à étudier la guitare classique à onze ans. Les traditions musicales sont fortes aux Pays-Bas : l'adolescent étudie de la musique pour luth. Il en conçoit

une frustration certaine : le luth et la guitare appartiennent à des familles d'instruments différentes. « *Le jeu de la main droite est très différent. Avec le pouce, on pince les cordes basses, sans frettes et en accords ouverts. Et avec les quatre autres doigts, on joue la ligne mélodique. Exactement comme sur un piano.* » Cette frustration couve sagement pendant toute la jeunesse du bonhomme, qui continue l'étude des musiques médiévales et de la Renaissance tout en écoutant du rock psychédélique. Parallèlement, vers quinze ou seize ans, il s'ouvre à des formes non conventionnelles : improvisation, musiques expérimentales diverses, pas forcément faciles à dégoter dans

expérimentales new-yorkaises qu'il a parfois jugées « *trop étroites, trop spécialisées* ». Il acquiert son propre instrument, en explore les différentes variantes (à huit, dix ou treize chœurs, à cordes métalliques ou en boyau) et met au point son jeu.

Renaissance meets Minimalisme

C'est à l'issue de cet enseignement qu'il conçoit son programme esthétique de libération du luth. Conscient d'être arrivé à l'instrument par des biais très détournés, Van Wissem refuse d'en jouer de manière classique au profit d'une approche ouverte. Il s'empare ainsi des formes musicales du Moyen-Âge, du Baroque et de la Renaissance en leur injectant une approche minimaliste. Il les ressource également par des pratiques diverses : improvisation, rock saigné à blanc et vidé de sa colère. Très vite toutes formes de techniques électro-acoustiques se sont invitées dans sa musique : feedbacks, enregistrements sur bande, field recordings, cut-ups ou edits. Dans son optique, il cherche à opérer « *une jonction invisible entre le langage musical du XVII^e siècle et ceux des XX^e et XXI^e siècles, tout en gardant la résonance et le timbre particuliers du luth et de sa technique traditionnelle.* » De fait, l'écart historique au cœur de la musique de Van Wissem produit un langage idiosyncrasique et des sonorités qu'on n'entend pour ainsi dire... jamais. Van Wissem a développé un jeu très répétitif, fondé avant tout sur des nuances de touché et de timbre ainsi que sur des palindromes. Il a ainsi enregistré *A Rose by Any Other Name*, un disque de pièces anonymes pour luth datant du Moyen-Âge et de la Renaissance, où il explore le principe du palindrome de long en large, jusqu'à jouer parfois une pièce complète dans un sens puis dans l'autre. A la répétition, il ajoute ainsi le trouble auditif d'une musique qui se dévie en spirales infinies. L'idée de transe en sort déplacée : là où la plupart de ses camarades new-yorkais préfèrent le son *all over*, Jozef Van Wissem privilégie une approche économe, qui laisse au silence la part qu'il réclame et permet au métal de résonner. C'est une musique d'intérieur qui évoque Vermeer ou Holbein, sans véritable début ou fin, évolutive et vouée au surplace. D'après Van Wissem, cette musique ne réclame pas une écoute concentrée mais exige que l'auditeur tende l'oreille et s'ouvre aux détails secrets des pièces, dans une attitude de disponibilité plus que d'écoute réfléchie.

Collaborations

Hors de sa pratique solo, Van Wissem collabore avec des personnalités atypiques. *The Joy That Never Ends* inclut des vocaux de Jeanne Madic et les *feedbacks* de Jim Jarmusch à la guitare électrique, avec lequel il sortira un album en duo sur Important en février prochain. Il donne aussi régulièrement des conférences sur la libération du luth à Harvard ou au Mills College et dirige Incunabulum, un label qui envisage ses sorties comme des « *documents spirituels* » et demande aux musiciens d'explorer leurs racines historiques locales. Un souci prospectif et spirituel constant habite la musique de Van Wissem, intense et hypnotique de bout en bout.

MATHIAS KUSNIERZ

— **BATOFAR**
JEUDI 8 DÉCEMBRE – 19H00

ROBERT HAMPSON

HORS DES CORDES



L'histoire musicale de Robert Hampson serait-elle celle d'un abandon progressif de la guitare ? De Loop aux derniers travaux solo en passant par Main, Hampson n'a cessé de s'affranchir de ses réflexes musicaux. Portrait.

Loop démarre pourtant sur des chapeaux de roue fort électriques. Avec sa femme Bex à la batterie et Glen Ray à la basse, Hampson concocte un space rock gorgé de wahwah, de fuzz, de rythmiques répétitives et de pulsations électriques. Une musique très intériorisée, toxique, située sur une zone instable entre Can et The Stooges. Le groupe tourne constamment, change de line-up et, entre 1986 et 1991, enregistre trois albums et une poignée d'EP, avant de splitter de manière imprévue.

Hampson fonde Main avec Scott Dowson. Si la guitare avait déjà subi une anamorphose chez Loop, elle est défigurée dans Main. Au terme de ce « *processus de déconstruction de la guitare* », il ne reste que des filets de fréquences. Le duo incorpore à sa musique textures électro-acoustiques et field recordings et en écarte les percussions, tandis que les formats s'étirent peu à peu. Pas étonnant, alors, que la guitare se retrouve littéralement expulsée quand Scott Dowson quitte le projet en 1996.

Main prend une orientation de plus en plus concrète et réactive les spectres de Schaeffer et Stockhausen. Pour se libérer pour de bon de la guitare et de Loop, dont le souvenir est une chaîne autour de son cou, Hampson met fin à Main en 2006 et continue sa musique sous son propre nom. Il s'installe à Paris et y trouve une terre d'accueil idéale pour ses envies d'expériences sur des systèmes multi-canaux. Deux pièces commandées par le GRM et une troisième pour le label Vibrô sont réunies sur Vectors en 2009 et déploient une étonnante cosmogonie sonore. Depuis, Hampson travaille surtout à de longs formats, qu'il conçoit comme autant d'inédits joués en live, comme pour se dégager un peu plus encore des repères en vigueur. M.K.

— **BATOFAR**
JEUDI 8 DÉCEMBRE – 19H00

CLUB CHEVAL

BODYLINGUISTES

Depuis deux ans, les quatre membres de Club Cheval font de la dance music tellement grisante qu'elle résiste à toute tentative de description. Restent donc à la critique quelques métaphores équestres un peu lamentables, auxquelles Balise ne cédera pas, pour tenter de déchiffrer ce nouveau dialecte du clubbing venu du Nord de la France.

« *Club Cheval a été monté en 2009 alors que trois d'entre nous faisons un groupe de dance-punk appelé Sexual Earthquake in Kobe. Les concerts, c'était cool, mais au bout d'un moment on a fini par se dire que ce serait encore mieux de faire de la musique pour les clubs. Et du coup on s'est mis à produire des tracks directement faits pour être dansés, plutôt que de les penser comme des chansons.* »

Panteros666 est un des quatre fondateurs de Club Cheval, « *à la fois une équipe de DJ, un collectif de production et un groupe de stadium techno en devenir* », qu'il forme avec Canblaster, Myd et Sam Tiba. Leurs sets à quatre mêlent ghetto music américaine ou africaine (footwork, logobi, ballroom, jersey music, etc), UK bass frénétique et turbines françaises d'avant-garde. Leurs tracks en solo penchent tantôt vers l'exploration tropicale à potentiel gros budget (Myd), tantôt vers le romantisme hyperactif japonisant (Canblaster), quand ils n'opèrent pas carrément des manipulations génétiques hors de tout contrôle, du type *jumpstyle* + *kuduro* (Panteros666) ou qu'ils pratiquent l'expérimentation rythmique cubiste et dysfonctionnelle (Sam Tiba). Le parcours accéléré des quatre jeunes gens définit l'identité de leur projet : produire de

STEPHAN MATHIEU

ARCHEOLOGUE DU SON

De son passé de batteur free jusqu'aux explorations actuelles de dispositifs sonore singuliers, Stephan Mathieu a tout fait, mais toujours hors des clous.

Stephan apprend la batterie à l'âge de dix ans en singeant Ringo Starr. Le destin a ensuite des voies impénétrables : Stephan quitte le lycée à 17 ans pour entreprendre une formation de coiffeur mais la découverte de Milford Graves et Paul Lovens, batteurs qui ont libéré la percussion de son rôle rythmique, le relance tout droit sur le chemin des musiques non conventionnelles. Le voilà qui déménage à Berlin en 1990, où bourgeoise une jeune scène d'improvisateurs pressés d'en découvrir depuis que le mur est tombé, parmi lesquels Axel Dörner ou Rudi Mahall.

La musique improvisée a aussi ses codes dont Mathieu cherche à se libérer, d'autant qu'il éprouve le désir de travailler à sa propre musique. Stol (son duo avec Olaf Rupp) reçoit en 1995 une commande pour un spectacle de danse. Pour la première fois, il travaille sur un ordinateur pendant quinze jours, en studio. Nouveau monde. Stol finit par splitter et Mathieu rentre à Sarrebrück, décidé à travailler en solo sur laptop. Il conçoit une méthode d'edits microscopiques qui fait les belles heures du *click'n'cuts* et de Mille Plateaux. Vers 2005, il s'éloigne du numérique pour se concentrer sur le traitement de sources singulières. La technologie se retire devant la simplicité.

Un fil rouge passe dans la musique de Mathieu, celui de l'histoire des sons. Qu'il concasse des



souvenirs pop en fragments microscopiques, qu'il s'empare à l'aveugle de la bande AM ou qu'il réinvente l'usage du gramophone et d'instruments de la Renaissance, il ne cesse d'examiner l'énorme mémoire de la musique et sa relation avec les lieux. Sa démarche se joue des disciplines (il a réalisé bon nombre d'installations mettant en jeu l'histoire des sons) et tend de plus en plus à concevoir des projets singuliers pour le live, capsules éphémères d'espace-temps où le passé reprend vie. M.K.

— **BATOFAR**
JEUDI 8 DÉCEMBRE – 19H00



la *club music* impure, qui ne cherche pas à s'inscrire dans la lignée des courants déjà existants, même si elle peut souvent s'en inspirer, « *mais sans que ce soit dans une idée de respect ou d'hommage, même si on a rien contre ces références* ». S'enchaînent depuis la fin 2009 morceaux-manifestes et remixes radicaux, à la fois évidents dans leur façon neuve de parler au corps, et totalement autres par leur palette sonore et la singularité de leurs structures. Jusqu'ici auteurs de EP sortis entre autres chez Marble et Sound Pellegrino, deux labels montés par d'anciennes signatures de feu Institubes, ils préparent

un album qui s'annonce comme la rencontre carnavalesque de la grosse house suédoise d'Ibiza et des effervescences fluo-indigo de Yellow Magic Orchestra, des fantômes vocaux microdécoupés du UK garage et de la majesté high-tech de Detroit, le tout embarqué à bord d'un gigantesque vaisseau spatial où se fabrique en secret la nouvelle *pop music* du 21^e siècle. E.M.

— **BATOA**
VENDREDI 2 DÉCEMBRE – 00H00

8 • DOSSIER PHOTOCRATIE

Ils sont nés sous le régime de l'image, exacerbé par les blogs internet et la société de consommation. La photographie est leur médium de prédilection. Si ils s'y adaptent professionnellement en signant des travaux de commande pour la mode ou la presse internationale, ils anticipent dans leur mythologie personnelle un monde où les images ne seraient pas de simples instantanés du réel, mais auraient retrouvé leur pleine fonction



GUILLAUME

Belveze

guillaumebelveze.com

- QU'EST-CE QUI CARACTÉRISE POUR TOI UNE BONNE PHOTOGRAPHIE?
Ce n'est pas l'image que l'on n'a jamais vu mais l'image que l'on a besoin de revoir.
- COMMENT ES-TU ARRIVÉ À LA PHOTOGRAPHIE? QUELLES ÉTAIENT TES MOTIVATIONS PREMIÈRES?
Je suis venu à la photographie durant ma jeune adolescence: je ne voulais pas oublier ce que j'étais en train de vivre.
- QUELLE EST LA PART DE HASARD DANS TON TRAVAIL? EST-CE QUE L'IDÉE DE LA PHOTO PRÉCÈDE LA PHOTO ELLE-MÊME?
J'ai encore et toujours besoin d'être surpris, en bien, par l'image que je fais. Chercher à retranscrire formellement une image préconçue est pour moi un moyen d'être déçu.
- SCÉNOGRAPHIES-TU TES SHOOTINGS?
Je pense être un photographe documentaire. De ce fait, la mise en scène intervient toujours dans une série de reportage mais est réduite à sa portion congrue - par exemple faire poser une personne, lui demander une expression neutre, se tenir droit. Je m'accommode souvent du lieu dans lequel je me trouve.
- ÉTABLIS-TU UNE DISTINCTION ENTRE UN TRAVAIL DE COMMANDE ET UN TRAVAIL PERSONNEL? TRAVAILLES-TU DE LA MÊME MANIÈRE?

Chaque projet a ses propres exigences - contraintes qu'il est bon de discuter en amont avec un directeur photo ou soi-même. Je prends plus de photos pour un travail de commande pour permettre plus d'ajustement a posteriori. Pour un projet personnel, c'est intéressant de travailler avec les images que l'on n'a pas.

- PAR QUEL SENTIMENT ES-TU HABITÉ AU MOMENT DE PRENDRE UNE PHOTO?
J'essaie de ne pas penser. "*Photographie avec le ventre et pas avec la tête*", un conseil riche reçu il y a des années et toujours aussi dur à mettre en pratique.
- QUELLE EST LA PART DE HASARD? D'ARBITRAIRE?
Un trentième de seconde, c'est toujours hasardeux.
- PRÉPARES-TU UNE PHOTOGRAPHIE OU EST-CE TOUJOURS SUR LE VIF?

On n'obtient jamais vraiment l'image que l'on souhaite. C'est pour cela que les images qui me suivent longtemps sont celles qui m'ont surpris au premier instant.

- ARGENTIQUE OU NUMÉRIQUE?
Les deux. Parce que l'appareil photo ne compte pas vraiment en fait.

- AS-TU TOUJOURS UN APPAREIL SUR TOI? Quasiment jamais, non.
- QU'EST-CE QUI DISTINGUE UNE IMAGE DANS UN FLUX CONTINU D'IMAGES? COMMENT UNE PHOTO SE DISTINGUE-T-ELLE D'UNE AUTRE?
La demi-seconde de plus que l'on va passer en plus à la regarder.
- QUEL EST TA RELATION À INTERNET, AUX BLOGS? EST-CE QUE CELA A CHANGÉ TON RAPPORT À LA PHOTOGRAPHIE?
Je vois beaucoup beaucoup plus d'images. Cela m'amène à être encore plus exigeant sur ce que je garde en tête et finalement sur mes propres choix d'édition.
- COMMENT FAIS-TU JOUER LES ASSOCIATIONS D'IDÉES? LE DISPLAY OU L'AGENCEMENT DES PHOTOGRAPHIES ENTRE ELLES EST-IL SIGNIFIANT POUR TOI?
L'édition et la présentation des photos est tout ce qui compte au final - pas l'image que j'ai faite, ni le sujet que j'ai photographié et encore moins l'appareil que j'ai utilisé.
- CONÇOIS-TU TES CLICHÉS SELON DES SÉRIES OU AU CONTRAIRE COMME DES IMAGES DISPARATES QUE TU LIES LES UNES AUX AUTRES APRÈS COUP?

Jusqu'ici j'ai beaucoup travaillé par séries - pour la presse. Pour des projets plus personnels, je laisse souvent le hasard et l'accident lier les images entre-elles - par paresse certainement.

- QUELS SONT TES CRITÈRES POUR CHOISIR DE MONTRER TELLE PHOTO PLUTÔT QUE TELLE AUTRE?

En ce moment je fais des listes des choses à photographier. Cela m'aide beaucoup.

- QUELS SONT LES PHOTOGRAPHES QUI T'INSPIRENT?
Alec Soth, Jim Goldberg, Antoine D'Agata. Jim Goldberg en fait.
- QUELS SONT TES OBJETS FÉTICHES, HORMIS TON APPAREIL?
Le livre que je suis en train de lire, mon paquet de cigarettes et mon briquet.
- DÉCRIS LA PHOTO QUE TU POURRAIS PRENDRE À L'INSTANT DEPUIS L'ENDROIT OÙ TU LIS CES LIGNES?

Le M d'un McDonald's surplombant l'océan de la fenêtre de ma chambre à Casablanca.

- QUELLE(S) MUSIQUE(S) T'ACCOMPAGNENT EN CE MOMENT?
Cela change tout le temps.

d'allégorie - des "images-oiseaux", telles que les qualifiait poétiquement Aby Warburg, le père de l'iconologie. Les situations les plus incongrues s'y affilient aux rites païens d'un temps reculé, les portraits sur le vif y côtoient les grands espaces désertiques, le monde urbain s'y confronte au panthéïsme, les objets courants s'y métamorphosent en totems, les signes les plus vernaculaires y prennent la forme d'une vanité contemporaine. Pour eux, la photographie fait encore figure d'espace vital, de "champ de force" où perdure une dimension sacrée, sans rien perdre de la légèreté de l'instant. Instantané d'une génération.



VLADIMIR

Besson

vladimirbesson.tumblr.com

- ARGENTIQUE / NUMÉRIQUE
J'ai commencé à travailler en numérique, disons plutôt que je me suis exercé avec le numérique. Depuis, je ne travaille qu'en argentique, que ce soit pour mon travail personnel ou pour une commande. L'argentique nécessite plus de travail avec ses prises de risque, bien loin du "on prend, on jette" du numérique, c'est deux approches bien différentes, pas la même façon de travailler, ni de concevoir les choses, sans même parler de qualité.
- INTERNET / PRINT
Je préfère évidemment le print, je fais des tirages de manière artisanale, mais très souvent je saute la case print en mettant directement mon travail en ligne pour une visibilité plus grande et immédiate.
- DOCUMENT / OEUVRE
Je ne travaille pas dans une démarche de document, mes photographies n'ont pas la vocation de témoigner d'une époque ou de soutenir une cause. Ce sont plutôt des œuvres sans unité de lieu ni de temps, qui laissent au spectateur toute liberté d'interprétation.
- RÉALITÉ / ARTIFICE
Une grande partie de mon travail est réalisé en snapshot, et mon travail de sélection se fait de manière à poser le doute: "réalité ou mise en scène?".
- STUDIO / EXTÉRIEUR
Je n'ai jamais pratiqué la photo en studio. Je travaille plutôt à la lumière naturelle, utilisant le système D si besoin.
- AS-TU TOUJOURS UN APPAREIL SUR TOI? C'est selon mes humeurs du moment.
- OBJETS FÉTICHES, HORMIS TON APPAREIL?

J'ai des objets qui me plaisent plus que d'autres



FRANÇOIS

Coquerel

www.francoiscoquerel.com

- ARGENTIQUE / NUMÉRIQUE
Argentique à coup sûr.
- INTERNET / PRINT
Les deux. Internet pour la promotion, les prints pour l'exposition.
- DOCUMENT / OEUVRE
Par orgueil: oeuvre.
- RÉALITÉ / ARTIFICE
Une forme de réalité -subjective forcément- par le biais d'une construction artificielle.
- STUDIO / EXTÉRIEUR
Emménager l'extérieur en studio.
- AS-TU TOUJOURS UN APPAREIL SUR TOI? Avec l'iPhone, on peut dire que oui.
- OBJETS FÉTICHES, HORMIS TON APPAREIL?
Mon vélo.
- FLICKR, TUMBLR, BLOGS... QUEL RÔLE JOUE INTERNET DANS TON TRAVAIL?

Tumblr permet de communiquer simplement au jour le jour, de manière assez décontractée. Internet est évidemment à double tranchant: Une communication facile avec le monde entier en s'affranchissant des institutions et des réseaux traditionnels d'un côté, la masse considérable de sites de l'autre côté et le petit côté seul contre tous donc.

- DÉCRIS LA PHOTO QUE TU POURRAIS PRENDRE À L'INSTANT OÙ TU LIS CES LIGNES?
Je ferai bien un petit pola de ma copine. Et puisque j'ai tout ce qu'il faut sous la main je vais m'y mettre de suite après avoir répondu à la dernière question.
- UNE MUSIQUE POUR ACCOMPAGNER TES PHOTOS?
L'album *Hypernuit* de Bertrand Belin fonctionnerait bien je crois. Oui, c'est bien ça.



BENOÎT

Grimalt

benoit.grimalt.free.fr

- ARGENTIQUE / NUMÉRIQUE
J'utilise le numérique pour les commandes, l'argentique pour mon travail personnel, car le numérique me noie.
- INTERNET / PRINT
J'aime bien le papier et les livres. trop de temps devant l'ordinateur me brûle les yeux.
- DOCUMENT / OEUVRE
Je ne fais pas vraiment de comparaison.
- RÉALITÉ / ARTIFICE
Je croyais que la photographie était la vérité et puis on grandit et on oublie tout ça.
- STUDIO / EXTÉRIEUR
Je préfère prendre l'air.
- AS-TU TOUJOURS UN APPAREIL SUR TOI? Quasiment jamais. Un cinéaste a-t-il toujours sa caméra sur lui?
- OBJETS FÉTICHES, HORMIS TON APPAREIL?
J'ai beau chercher, je n'ai pas d'objet fétiche.
- FLICKR, TUMBLR - QUEL RÔLE JOUE INTERNET DANS TON TRAVAIL?
Internet est surtout un moyen de diffuser facilement ses images
- TES PHOTOGRAPHES DE RÉFÉRENCE?
Irving Penn, Henrich Khun, Bernard Plossu, Saul Leiter.
- DÉCRIS LA PHOTO QUE TU POURRAIS PRENDRE À L'INSTANT OÙ TU LIS CES LIGNES?
Je photographierais l'écran ou le clavier de l'ordinateur en face de moi.
- UNE MUSIQUE POUR ACCOMPAGNER TES PHOTOS?
Hamilton Yarns.



ALEXANDRE
Guirkinger

- ARGENTIQUE / NUMÉRIQUE

Il s'agit pour moi simplement de deux techniques radicalement différentes et même si je privilégie l'argentique, je n'établis pas de hiérarchie entre les deux. Le numérique ouvre des possibilités de production et de diffusion absolument réjouissantes.

- INTERNET / PRINT

Internet a démultiplié les possibilités de diffusion des images, a modifié leur consommation et a remis en cause toute l'industrie médiatique. La production de ces images en est forcément impactée. Il est peut-être un têt pour le mesurer. Si la photographie fait l'objet d'une hyper-consommation éphémère sur le web, les livres photographiques, édités et auto-produits, n'ont jamais été aussi nombreux et restent le vecteur principal pour la diffusion d'un travail d'auteur. C'est plutôt rassurant.

- STUDIO / EXTÉRIEUR

J'aime les deux.

- DOCUMENT / OEUVRE

L'art des quarante dernières années a ramené le document dans son champ. Il est devenu médium pour des oeuvres. Aussi l'opposition de ces termes me semble périmée.

- RÉALITÉ / ARTIFICE

L'artifice peut servir à écrire la réalité. Sinon je ne crois pas que la réalité soit une chose en soi observable, elle se crée.

- AS-TU TOUJOURS UN APPAREIL SUR TOI?

mis à part celui de mon téléphone portable, non

- OBJETS FÉTICHES, HORMIS TON APPAREIL?

Une bague offerte par des amis, deux vases de ma grand-mère, un tirage de Lisa Oppenheim d'une lune tirée à la lumière de la lune.

- FLICKR, TUMBLR, BLOGS... QUEL RÔLE JOUE INTERNET DANS TON TRAVAIL?

Ils jouent un rôle certain dans mes recherches photographiques et dans leur diffusion.

- DÉCRIS LA PHOTO QUE TU POURRAIS PRENDRE À L'INSTANT OÙ TU LIS CES LIGNES?

J'écris ces lignes entre deux prises de vue. Je suis en train de travailler sur une nature morte de fleur peinte. La peinture est en train de sécher.

- UNE MUSIQUE POUR ACCOMPAGNER TES PHOTOS?

J'écoute beaucoup en ce moment Dirty Beaches, ça pourrait accompagner mes images.



ESTELLE
Hanania

estellehanania.com

- ARGENTIQUE / NUMÉRIQUE

Je préfère travailler en argentique pour quasiment toutes mes commandes et travaux personnels. Le numérique me paraît assez abstrait et déréalisé. Mais pour les catalogues et les projets avec beaucoup d'images en studio, j'opte quand même pour le numérique. Ça facilite beaucoup de choses avec les clients, je délivre les images en fin de journée, hop c'est plié.

- INTERNET / PRINT

Internet pour la diffusion de ce que je fais en print.

- DOCUMENT / OEUVRE

Ce sont des statuts que l'ont donne subjectivement aux choses. Dans ma pratique je glane pas mal de documents, images en tous genres, livres, articles dans les magazines, cartes postales, images trouvées sur des blogs etc

- AS-TU TOUJOURS UN APPAREIL SUR TOI?

Non, j'ai arrêté de trouver mon quotidien inspirant visuellement il y a quelques années. Du coup, je n'ai plus d'appareil sur moi, ou alors l'iPhone pour prendre des notes. Je réserve mes pellicules pour des choses qui me paraissent plus hors du commun que ma vie à Paris.

- OBJETS FÉTICHES, HORMIS TON APPAREIL?

Ma ventoline toujours dans mon sac.

- FLICKR, TUMBLR, BLOGS... QUEL RÔLE JOUE INTERNET DANS TON TRAVAIL?

Un rôle de documentation, d'inspiration, de diffusion, de communication ultra rapide et surtout une perte de temps énorme, quand je pense que j'ai démarré pas loin de 7 livres ces derniers mois sans en finir un seul...c'est la faute aux Tumblr ça c'est sur.

- DÉCRIS LA PHOTO QUE TU POURRAIS PRENDRE À L'INSTANT OÙ TU LIS CES LIGNES?

Là tout de suite, pas grand chose de très excitant en face de moi, il y a le marché en bas de chez moi, peut-être que j'irais acheter des légumes pour faire un truc à la Archimboldo... tiens je vais faire ça.

- UNE MUSIQUE POUR ACCOMPAGNER TES PHOTOS?

The High Road des Feelies, ce morceau m'enthousiasme automatiquement dès que j'ai un moment de flottement.

le réel. Les studios m'angoissent un peu, ma page blanche en photo.

- AS-TU TOUJOURS UN APPAREIL SUR TOI?

Non, j'ai arrêté de trouver mon quotidien inspirant visuellement il y a quelques années. Du coup, je n'ai plus d'appareil sur moi, ou alors l'iPhone pour prendre des notes. Je réserve mes pellicules pour des choses qui me paraissent plus hors du commun que ma vie à Paris.

- OBJETS FÉTICHES, HORMIS TON APPAREIL?

Ma ventoline toujours dans mon sac.

- FLICKR, TUMBLR, BLOGS... QUEL RÔLE JOUE INTERNET DANS TON TRAVAIL?

Un rôle de documentation, d'inspiration, de diffusion, de communication ultra rapide et surtout une perte de temps énorme, quand je pense que j'ai démarré pas loin de 7 livres ces derniers mois sans en finir un seul...c'est la faute aux Tumblr ça c'est sur.

- DÉCRIS LA PHOTO QUE TU POURRAIS PRENDRE À L'INSTANT OÙ TU LIS CES LIGNES?

Là tout de suite, pas grand chose de très excitant en face de moi, il y a le marché en bas de chez moi, peut-être que j'irais acheter des légumes pour faire un truc à la Archimboldo... tiens je vais faire ça.

- UNE MUSIQUE POUR ACCOMPAGNER TES PHOTOS?

The High Road des Feelies, ce morceau m'enthousiasme automatiquement dès que j'ai un moment de flottement.



JULIE
Lansöm

julielansom-photography.com

- QU'EST-CE QUI CARACTÉRISE POUR TOI UNE BONNE PHOTOGRAPHIE?

Une bonne photo a la capacité d'émouvoir, de déranger, de fasciner, d'énerver, ou même d'exciter.

- COMMENT ES-TU ARRIVÉE À LA PHOTO À LA PHOTOGRAPHIE?

Un peu par hasard. J'avais un appareil photo qui traînait chez moi et je me suis dit que ça pouvait être un bon moyen de fixer des souvenirs. Puis je me suis un peu laissée embarquer.

- QUELLE EST LA PART DE HASARD DANS TON TRAVAIL? EST-CE QUE L'IDÉE DE LA PHOTO PRÉCÈDE LA PHOTO ELLE-MÊME?

J'ai tellement peu de bases techniques que le hasard est le point essentiel de mes photos. Honnêtement, j'ai rarement idée de ce que je fais au moment même où je le fais. Et en fait je crois que j'aime bien que ce soit comme ça.

- COMMENT PERÇOIS-TU LA DÉMOCRATISATION DE LA PHOTO VIA LES APPAREILS NUMÉRIQUES OU LES IPHONES?

Ça ne me pose pas de problème. Je suis ok avec la démocratisation tout. Je déteste l'élitisme, dans tous les domaines.

- QUELLE EST TA RELATION À INTERNET?

Internet et les sites comme Flickr offrent une véritable visibilité. Malgré les reproches qu'on leur fait, je ne peux pas dénigrer ces supports. Je suis entrée en contact avec plein de gens et j'ai eu plein d'opportunités grâce à eux.

- CONÇOIS-TU TES CLICHÉS SELON DES SÉRIES OU AU CONTRAIRE COMME DES IMAGES DISPARATES QUE TU LIES LES UNES AUX AUTRES APRÈS COUP?

C'est ma grande question du moment. J'ai les deux sur mon site, des séries très bien classées que j'aime bien parce qu'elles sont structurées et que j'aime bien la structure/névrose. Mais je suis en train de me demander si je ne vais pas détruire tout ça pour recréer des nouvelles séries qui mélangeraient tout, comme c'est le cas dans mon *Diary*.

- QUELS SONT TES OBJETS FÉTICHES, HORMIS TON APPAREIL?

Je n'aurais pas mis mon appareil, même s'il faisait partie des possibilités. Il est remplaçable pour moi. Mais je ne quitte jamais mes bagues, j'en ai plus que j'ai de doigts et elles ont toutes une histoire, qu'elle soit familiale ou pas. Puis une montre pendentif en argent qui appartenait à mon arrière grand-mère, et mon ordinateur.

- DÉCRIS LA PHOTO QUE TU POURRAIS PRENDRE À L'INSTANT DEPUIS L'ENDROIT OÙ TU LIS CES LIGNES?

Je suis au bureau et il fait nuit. Je pourrais peut-être avoir un monochrome noir si je fais aussi bien les réglages que d'habitude.

- QUELLE MUSIQUE POUR ACCOMPAGNER TES PHOTOS?

Je viens de regarder le nouveau clip des Black Keys, *Lonely Boy*, ça m'a attendrie.

- AS-TU TOUJOURS UN APPAREIL SUR TOI?

Malheureusement ceux que j'aime sont trop lourds pour être trimballés partout. Mais c'est dommage parce que j'ai raté plein de photos potentiellement cools.

Décembre 2011



JOACHIM
Lapôte

www.joachimplapotre.com

- COMMENT ES-TU ARRIVÉ À LA PHOTOGRAPHIE?

Je vivais au milieu des bars à pute à Pigalle et j'étais fasciné par les néons des sex-shops qui baignaient le trottoir les nuits pluvieuses, leurs reflets distordus sur le bitume mouillé par la pluie.

- QUELLE EST LA PART DE HASARD DANS TON TRAVAIL? EST-CE QUE L'IDÉE DE LA PHOTO PRÉCÈDE LA PHOTO ELLE-MÊME?

L'idée de la photo précède la photo, mais la photo glanée détermine l'idée.

- SCÉNOGRAPHIES-TU TES SHOOTINGS? EN STUDIO OU EN EXTÉRIEUR?

J'ai beaucoup scénographié en studio pendant six ans, mais j'ai arrêté tellement les coûts de production des shoots étaient insurmontables à mon échelle. Finalement, j'ai fait un road trip avec un Leica: j'ai compris que c'est le studio et la mise en scène qui me gavaient, pas la photo. Et du coup, je me suis remis à shooter en extérieur, à la volée.

- ÉTABLIS-TU UNE DISTINCTION ENTRE UN TRAVAIL DE COMMANDE ET UN TRAVAIL PERSONNEL?

Pour les commandes, on attend de moi une technique et une lumière, certainement pas mon ressenti.

- QUELLE EST LA PART DE HASARD? D'ARBITRAIRE?

100% de hasard.

- Y A-T-IL UN THÈME RÉCURRENT DANS TON TRAVAIL?

Je viens de larguer tout ce que je faisais avant, donc je ne sais pas trop pour l'instant. Le

- COMMENT ES-TU ARRIVÉ À LA PHOTOGRAPHIE?

Je vivais au milieu des bars à pute à Pigalle et j'étais fasciné par les néons des sex-shops qui baignaient le trottoir les nuits pluvieuses, leurs reflets distordus sur le bitume mouillé par la pluie.

- QUELLE EST LA PART DE HASARD DANS TON TRAVAIL? EST-CE QUE L'IDÉE DE LA PHOTO PRÉCÈDE LA PHOTO ELLE-MÊME?

L'idée de la photo précède la photo, mais la photo glanée détermine l'idée.

- SCÉNOGRAPHIES-TU TES SHOOTINGS? EN STUDIO OU EN EXTÉRIEUR?

J'ai beaucoup scénographié en studio pendant six ans, mais j'ai arrêté tellement les coûts de production des shoots étaient insurmontables à mon échelle. Finalement, j'ai fait un road trip avec un Leica: j'ai compris que c'est le studio et la mise en scène qui me gavaient, pas la photo. Et du coup, je me suis remis à shooter en extérieur, à la volée.

- ÉTABLIS-TU UNE DISTINCTION ENTRE UN TRAVAIL DE COMMANDE ET UN TRAVAIL PERSONNEL?

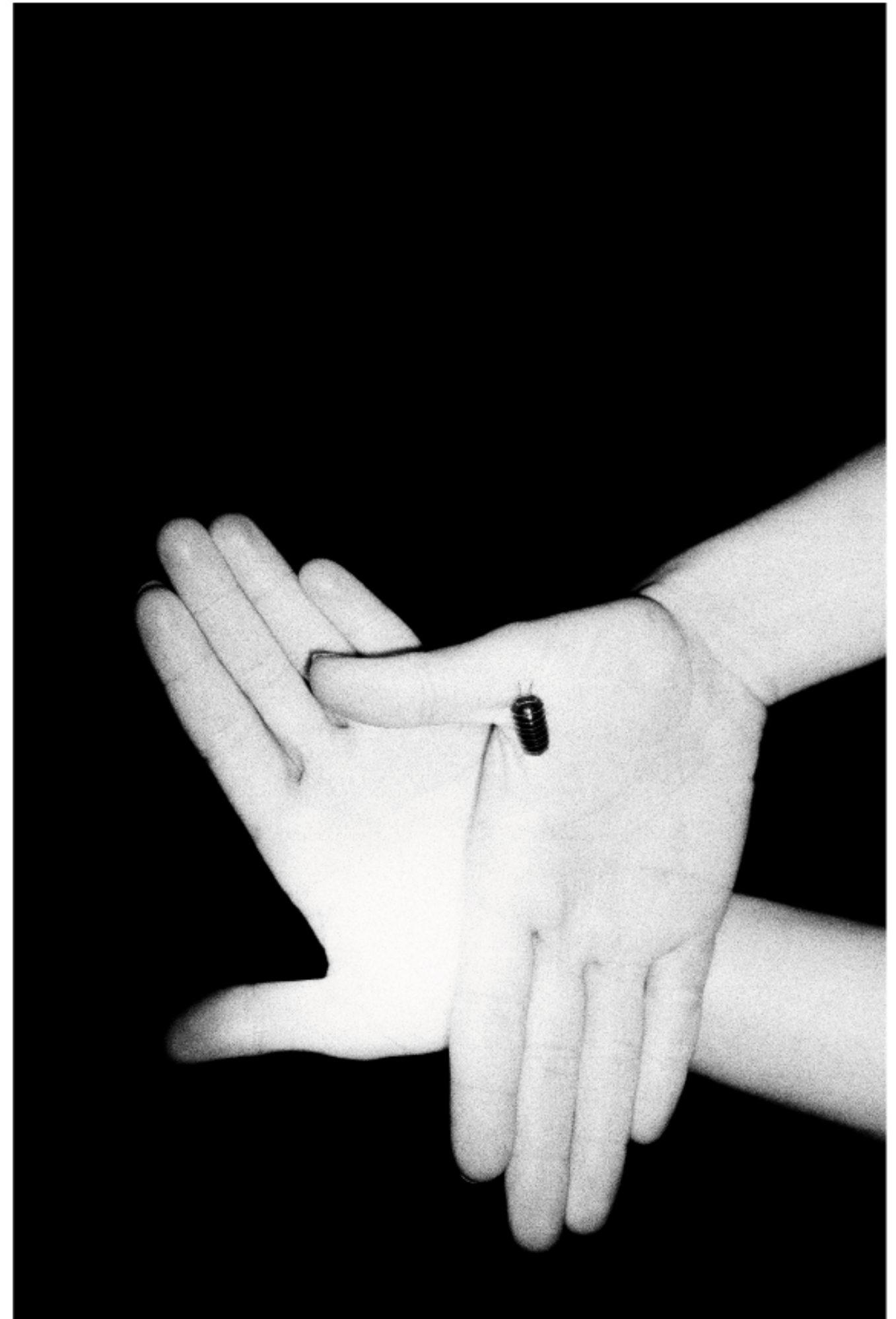
Pour les commandes, on attend de moi une technique et une lumière, certainement pas mon ressenti.

- QUELLE EST LA PART DE HASARD? D'ARBITRAIRE?

100% de hasard.

- Y A-T-IL UN THÈME RÉCURRENT DANS TON TRAVAIL?

Je viens de larguer tout ce que je faisais avant, donc je ne sais pas trop pour l'instant. Le



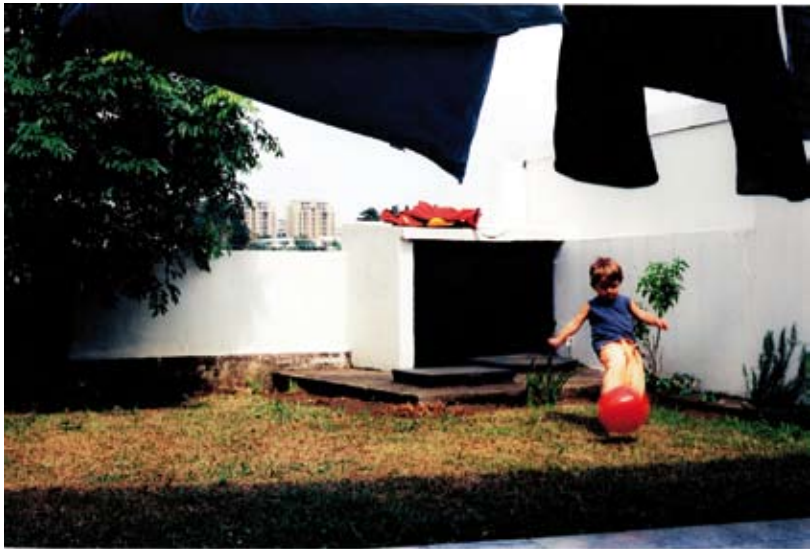


PHILIPPE
Lebruman

- ARGENTIQUE / NUMÉRIQUE
Argentique: le champagne. Numérique: Paris.
- INTERNET / PRINT
La pochette de disque reste un de mes supports préférés, avec les couloirs du métro, une des meilleures galeries de Paris.
- DOCUMENT / OEUVRE
Je ne me pose pas cette question.
- RÉALITÉ / ARTIFICE
Feu l'artifice.
- STUDIO / EXTÉRIEUR
5400 K
- AS-TU TOUJOURS UN APPAREIL SUR TOI?
En effet.

- OBJETS FÉTICHES, HORMIS TON APPAREIL?
Une basse fender, une montre LIP Nautic Ski, une cuisine équipée.
- FLICKR, TUMBLR, BLOGS... QUEL RÔLE JOUE INTERNET DANS TON TRAVAIL?
Le meilleur second rôle féminin.
- DÉCRIS LA PHOTO QUE TU POURRAIS PRENDRE À L'INSTANT OÙ TU LIS CES LIGNES?
Je ne fais jamais deux choses à la fois.
- UNE MUSIQUE POUR ACCOMPAGNER TES PHOTOS?
Un morceau de Japan: *Gentlemen take Polaroids*.

lebruman.free.fr



BALTHAZAR
Maisch

- ARGENTIQUE / NUMÉRIQUE
D'abord argentique, puis numérique, alors le futur sera peut être argentique. C'est la surprise qui m'intéresse pas les moyens.
- INTERNET / PRINT
L'internet est intéressant mais dégueule d'images, alors on ne voit plus rien. Je suis dans une phase print: l'objet photo.
- DOCUMENT / OEUVRE
Je travaille les deux vraiment en parallèle. Il y a un technicien et un auteur, qui se font parfois la gueule...
- RÉALITÉ / ARTIFICE
Réalité réalité réalité. Tout ce qui laisse des traces.
- STUDIO / EXTÉRIEUR
Studio si c'est une vieille usine. Sinon, extérieur, encore et encore. Partout où il y a des traces et peut-être un bout de pensée complexe.
- AS-TU TOUJOURS UN APPAREIL SUR TOI?
Oui, y compris quand je dors.
- OBJETS FÉTICHES, HORMIS TON APPAREIL?
Mon appareil n'est pas un fétiche. En revanche, j'ai souvent un galet ou une pierre dans la poche.

www.idalimage.fr

- FLICKR, TUMBLR, BLOG, FLUX, DISPLAY, PHOTOS TROUVÉES. QUEL RÔLE JOUE INTERNET DANS TON TRAVAIL?
Montrer, voir, recevoir des avis d'artistes qu'on aurait jamais rencontré avant. L'échange, les conseils et le travail en particulier de photographes d'Europe du Nord m'a beaucoup aidé et poussé. Mais c'est le monde réel, les gens, les immeubles en ruines qui me touchent le plus.
- DÉCRIS LA PHOTO QUE TU POURRAIS PRENDRE À L'INSTANT OÙ TU LIS CES LIGNES?
Est-ce intéressant le fait que je sois totalement mais totalement incapable de répondre à cette question? Même si on me menaçait avec un cutter?
- UNE MUSIQUE POUR ACCOMPAGNER TES PHOTOS?
A l'instinct: la musique de Miles Davis pour Ascenseur pour l'Echafaud, sur lequel je rebloque ces temps-ci sans aucune explication. This is The Hello Monster. Et les Realizes Dénudés, à fond.



MACIEK
Pozoga

maciekpozoga.com

- ARGENTIQUE / NUMÉRIQUE
Personnellement, j'utilise surtout de l'argentique. Le numérique pour ce que je veux faire, c'est pas encore au point, c'est comme les films en 3D, c'est tout gris. Ca n'aura jamais le volume et la sensualité de la chimie je crois. D'ailleurs, je flippe carrément que ça disparaisse, déjà en 2012 les salles de ciné vont arrêter de projeter les films en 35 mm, c'est en couverture du dernier numéro des cahiers. Un jour, un mec m'a dit "si le marché du cinéma indien (qui tourne encore en 35) passe au numérique, Kodak & co se casseront la gueule avec, et on pourra plus acheter de pelloche". L'horreur.
- INTERNET / PRINT
C'est deux usages différents.
- RÉALITÉ / ARTIFICE
Un mélange des deux.
- STUDIO / EXTÉRIEUR
J'aime beaucoup les deux, sauf qu'une journée en studio à Paris coûte excessivement cher, c'est donc plus difficile de s'entraîner. Mais je ne cracherais pas sur un studio avec verrière au dernier étage d'une tour, comme celui de Mapplethorpe.
- AS-TU TOUJOURS UN APPAREIL SUR TOI?
Non, quasimentement jamais, mais j'ai un carnet dans lequel je note des idées de photo, ou même des scènes, des phrases entendues dans le métro, etc.
- OBJETS FÉTICHES, HORMIS TON APPAREIL?
Je suis pas très fétichiste, encore moins en ce qui concerne les objets. Même mes appareils je les achète d'occasion au prix le plus bas possible sur leboncoin.com (quitte à ce qu'ils

- soient dans un état minable) et je les perds ou les casse régulièrement. En chargeant un film pendant une tempête de sable, ou en essayant de déclencher le flash avec une batterie de voiture par exemple. J'ai un onglet "appareil photo leboncoin" et je clique dessus toutes les vingt minutes pour guetter les bonnes affaires et ne pas me retrouver sans appareil du coup.
- FLICKR, TUMBLR, BLOGS... QUEL RÔLE JOUE INTERNET DANS TON TRAVAIL?
Je suis attiré par les blogs pour la diffusion, sachant que j'ai des capacités de concentration très courte, je suis un peu hyperactif, du coup le blog je vois ça un peu comme une sorte de polaroid à l'échelle mondiale: l'image "sort tout de suite". Alors je diffuse une partie de mon travail comme ça, le display et le coté ongoing correspondent bien à mon travail et à ma personnalité aussi, une sorte d'errance. Mais j'essaie de m'efforcer à faire des projets à plus long terme aussi.
- TES PHOTOGRAPHES CONTEMPORAINS PRÉFÉRÉS?
Tobjorn Rodland, Anders Petersen, Wolfgang Tillmans, Trevor Paglen.
- DÉCRIS LA PHOTO QUE TU POURRAIS PRENDRE À L'INSTANT OÙ TU LIS CES LIGNES?
La 150ème photo du ciel vu depuis la fenêtre de mon appart' insalubre, dans lequel je reste à cause de la vue et de la lumière.
- UNE MUSIQUE POUR ACCOMPAGNER TES PHOTOS?
I'm a Pilgrim and a Stranger, la version des Byrds.



MYRIAM
Tirler

myriamtirler.com

- ARGENTIQUE / NUMÉRIQUE
Je privilégie l'argentique car j'aime cette latence dans la photographie (celle de ne pas être dans le résultat futur mais dans la concentration présente) et pour la beauté des tirages. Après pour des travaux de commande il peut m'arriver de faire du numérique (temps/argent).
- INTERNET / PRINT
Plutôt print. Internet pour mon site.
- RÉALITÉ / ARTIFICE
Un agencement de forces, artificielles, pour produire une intensité, réelle.
- STUDIO / EXTÉRIEUR
Peu de studio. J'aime l'extérieur en ce qu'il amène comme contrainte de hasard (le rapport du modèle au monde qui l'entoure, la lumière,

- etc) et je préfère les intérieurs déjà existants que je peux transformer en studio
- FLICKR, TUMBLR, BLOGS... QUEL RÔLE JOUE INTERNET DANS TON TRAVAIL?
Je m'en méfie. Pour moi, le trop arrive souvent au rien. C'est comme la télévision. Je préfère les livres, les expositions, les rencontres.
- DÉCRIS LA PHOTO QUE TU POURRAIS PRENDRE À L'INSTANT OÙ TU LIS CES LIGNES?
Celle de mon écran d'ordinateur ouvert sur ce questionnaire? Une photo abstraite, celle de mon cerveau turlupiné?
- UNE MUSIQUE POUR ACCOMPAGNER TES PHOTOS?
Jim O'Rourke.



par Valeria Costa-Kostrisky

OCCUPY LONDON

LES TENTES C'EST DÉGUEULASSE

La jeune employée sous-payée d'une chaîne de restauration rapide qui nous vend un café à deux minutes de la cathédrale ne mâche pas ses mots : « *Ils devraient s'en aller. Tous les matins avant le travail j'ai l'habitude de m'asseoir sur les marches de la cathédrale mais là c'est devenu dégueulasse. C'est plein de pisse partout. C'est une honte de s'installer près d'une église comme ça. Ils n'ont qu'à aller bosser comme tout le monde.* » Vérification faite, à dix heures du matin, le parvis de la cathédrale ne sent pas le pipi. Le camp est bordé de six latrines en plastique nettoyées deux fois par jour. Et même, ça bosse. Sous une grande tente blanche, des membres du camp récapitulent les dernières nouvelles (l'éviction en cours du camp new yorkais, l'arrestation de plusieurs militants londoniens la veille), règlent des questions logistiques et répondent aux questions des journalistes. La tente adjacente abrite une librairie gratuite où chacun peut prendre le livre de son choix. A côté, des volontaires assurent la permanence de la tente infos. Force est de constater que les Indignés londoniens sont extrêmement organisés. Ils participent à différents services selon leurs compétences (service technique, juridique, communication, ravitaillement...) et à des groupes de travail. A présent ils ont même leur publication hebdomadaire, tirée à 2000 exemplaires, le *Occupy Times*. Bien

sûr, pour ceux qui exècrent le camping par snobisme, ne supportent pas les dreadlocks, les joueurs de didgeridoo ou la vue des pauvres, le campement est une aberration. Ravitaillée par les dons du public, la cantine sert trois repas par jours et draine les estomacs vides de la ville et nombre de marginaux. C'est un peu comme si une soupe populaire s'installait à Notre Dame sous l'impulsion d'une bande de samaritains hyper actifs.

THÉORIES DU COMLOT

Il y a dix jours, la grille qui borne une partie du camp ressemblait encore à un cahier de doléances psychédéliques. Elle a été nettoyée depuis. La palme du prospectus le plus débile revenait sans doute au Mouvement Zeitgeist, cette troupe d'allumés qui rêve de changer le monde par la science. « *Le 11 septembre était un mensonge, un complot du F.B.I.! Réveillez-vous !* », peut-on encore lire sur une affiche manuscrite. Les tenants du mouvement soutiennent que le monde court à sa perte, ils souhaitent remplacer l'intelligence humaine par l'intelligence artificielle, construire des villes entièrement nouvelles et rondes « *pour optimiser la distribution des ressources et les dépenses d'énergie* » (sic). Les images de synthèse accompagnant leur littérature promotionnelle évoquent des villes idéales et semblent sorties d'un rêve futuriste des *seventies*. On en viendrait presque à s'étonner

OCCUPY ? « DES VANDALES, DES VOLEURS, DES VIOLEURS, DES RACAILLES NOSTALGIQUES DE WOODSTOCK, DÉGOULINANTS D'UN SENTIMENTALISME PUTRIDE. » DU MOINS SI L'ON EN CROIT FRANK MILLER, LE CRÉATEUR DE SIN CITY, CONNU POUR SES PRISES DE POSITION EN FAVEUR DE LA GUERRE EN IRAK. « TROUVEZ-VOUS UN BOULOT! (...) JOIGNEZ L'ARMÉE! », ASSÈNE-T-IL SUR SON BLOG. ON A ÉTÉ RENDRE VISITE AUX HASH TAGS INDIGNÉS QUI OCCUPENT DEUX CAMPEMENTS À LA CITY POUR DÉTERMINER S'ILS ÉTAIENT AUSSI LAMENTABLES QU'ON LE DIT ET S'ILS MÉRITAIENT D'ÊTRE ENVOYÉS À LA MORT EN AFGHANISTAN.

qu'un tel mouvement puisse avoir des suiveurs. Aujourd'hui, sur les colonnes qui bornent le côté nord-ouest du camp, les amateurs de curiosités peuvent découvrir un autre message, surmonté de signes celtiques : « *Druides, chamanes, magiciens, voyageurs, guérisseurs, combattants de l'arc en ciel, habitants de la terre, Mère Nature vous appelle.* » Et si c'était la fonction ultime des Indignés de Saint Paul ? Nous révéler que nous sommes des êtres magiques, voués à courir dans les bois quand la lune est pleine, que le jour viendra où nous enfourcherons un balais pour nous mettre à voler parmi les buildings. En attendant le sabbat promis, plus d'un fou semble avoir répondu à l'appel irrésistible du rassemblement populaire. Et au crépitemment des appareils photos qui l'accompagne. Un ami me révèle que l'homme en kilt qui danse souvent la gigue sur les marches de la cathédrale pendant les assemblées générales est connu pour avoir interrompu un grand prix de Formule 1 et le marathon olympique de 2004'. Il danse afin d'annoncer que la fin du monde est proche. Plus optimistes, les Indignés s'activent dans le camp en caressant l'espoir de changer le monde.

ILS N'ONT QU'À ALLER VOIR EN CHINE L'esplanade de la cathédrale est un lieu de passage, sans cesse parcourue par des hommes en costume-cravate qui travaillent

à la City. Toujours sensible à l'élégance masculine, je m'approche d'un groupe de trois beaux mecs en complet bleu nuit qui se sont arrêtés pour considérer le campement. Ils travaillent à la City « *mais pas dans une banque* », précisent-ils. L'un affirme : « *Les Indignés londoniens sont parvenus à se faire entendre. Mais ça suffit maintenant. Il est temps qu'ils s'en aillent. Ce n'est plus une manifestation* ». « *Ce camp, me dit l'autre, est composé de gens qui sont trop paresseux pour travailler. Qu'ils trouvent un boulot!* » J'objecte que les Indignés semblent avoir une revendication commune, la dénonciation des inégalités entre les riches et les pauvres. Et le troisième de concéder en souriant : « *La société est injuste, nul ne le conteste.* » Avant de passer du coq à l'âne : « *Ils n'ont qu'à aller voir en Chine comment ça se passe vraiment* » (il refusera ensuite d'explicitier cette saillie énigmatique). Récapitulons les enseignements du trio bien habillé : toute personne souhaitant entamer une réflexion sur la démocratie occidentale et susceptible de le faire au moyen d'une occupation de l'espace public entraînant l'établissement stylistiquement problématique d'une tente est priée d'aller faire un stage en République populaire de Chine afin d'y découvrir (au choix) : 1/ la réalité de l'exploitation, 2/ les vertus du travail, 3/ qu'il a de la chance de vivre dans un pays démocratique, 4/ le sort qui devrait



partout être réservé aux perturbateurs de l'ordre public. Ajoutons que tous ceux qui ne travaillent pas sont dans l'obligation de trouver un emploi, ne serait-ce que *par respect* pour ceux qui travaillent.

UN ESPACE UTOPIQUE

Quel est le point commun entre un étudiant, un SDF, un ingénieur informaticien, des personnes qui se disent faiblement politisées, des activistes professionnels, un habitué des squats, une lycéenne de 17 ans qui dort dans une tente mais se réveille à 6h30 le matin pour aller au lycée, un étudiant qui peinera à reprendre ses études une fois que le gouvernement de Coalition aura instauré le triplement des frais d'inscription à l'université, un spécialiste du Moyen Orient formé à la SOAS (School of Oriental and African Studies) et une quadra qui semble avoir recyclé sa foi chrétienne en enthousiasme militant ? Tous participent au campement de Saint Paul, bien que certains n'y dorment pas. Ils ne se disent pas tous anti-capitalistes mais convergent dans leur occupation du même espace, qu'ils rêvent chacun à leur manière. L'ex étudiant souhaite que s'ouvre un espace de réflexion, où l'on pense le politique de façon innovante. Martin, l'ingénieur informaticien, un allemand d'une trentaine d'années, est venu à Londres pour travailler comme chef de projet à Last.fm. Membre de longue date du *Hackspace* londonien, c'est un *geek* bien intégré dans la société anglaise et peu versé en politique. Il a rejoint les Indignés au bout de quelques jours, quand leur organisation lui a paru suffisamment sophistiquée pour nécessiter sa collaboration. Il semble y voir un laboratoire du futur, un espace qui peut être modelé par ses utilisateurs (de même qu'un espace virtuel). « *Le capitalisme peut fonctionner* », me dit-il, « *mais on ne peut pas s'attendre à ce qu'il ait une conscience. Nous devons donc apprendre à réguler certaines de ses impulsions.* » Nathan, le libraire aux cheveux long, est un habitué des squats. Il est venu parce qu'il aime « *les communautés libres et ouvertes* ». L'année dernière il vivait dans un Eco-village créé par des squatteurs à Kew Bridge (en face des Jardins Botaniques Royaux), fermé depuis. Il



a temporairement quitté sa yourte, située sur une langue de terre difficile d'accès, quelque part à l'Ouest de Londres. Il rêve d'une société sans argent, où l'on n'assignerait pas aux choses une valeur de manière arbitraire et veille paisiblement sur sa librairie gratuite. « *En fait* », me dit Daniel, un activiste français de 27 ans, venu exporter la révolution espagnole en Angleterre, « *quand on squatte un lieu, on fait le travail de gouvernements qui n'en ont plus rien à foutre de nous. On ne fait pas que se réapproprier l'espace public. On ouvre des centres sociaux, on offre de la nourriture gratuite, on propose de la culture et des espaces de réflexion.* » C'est bien ce que l'on observe, de façon encore embryonnaire, sur le camp de Saint Paul et de Finsbury Square.

RÉVOLUTION IPHONE

On a beaucoup reproché aux Indignés d'avoir des iPhones, ce qui était une manière de leur reprocher d'être des bourgeois écervelés succombant à un mouvement de mode. Une révolution faite depuis un Starbucks par des hipsters suivant un livestreaming vidéo sur leurs joujoux Macintosh dernier cri manquerait assurément de sérieux. Et de légitimité populaire. Je viens d'ailleurs de liker la page Facebook d'Occupy Together, de mon lit, afin de démontrer l'inanité complète du mouvement (s'ils utilisent Facebook c'est qu'ils n'ont vraiment rien compris) et je m'approprie à entamer une révolution de puriste, toujours depuis mon lit. Comme l'écrit Laurie Penny dans le *New Statesman*, « *il n'y a pratiquement pas de manière d'exister dans cette société sans être contaminé, à moins de passer toute sa vie couché dans le noir dans un cercueil en rotin recyclé, sous perfusion de pailis bio, (...) ce qui n'aide pas à changer le monde.* » Les Indignés utilisent les outils dont ils disposent, des ordinateurs et des téléphones quand ils en ont, vu que les moyens de communication c'est quand même pratique, pour communiquer. A Londres, les groupes de travail utilisent des wikis, des *mailings lists*, des *chatrooms* en ligne, des plateformes Internet, un logiciel permettant d'éditer des textes collaborativement... Ils prisent aussi la communication verbale,



bien entendu.

WISH LIST

Le camp londonien s'est fixé pour objectif d'écouter tout le monde. Tout ceux qui assistent aux assemblées générales sont invités à communiquer leurs réactions par des gestes (on secoue bizarrement ses mains pour montrer son assentiment) et à prendre la parole s'ils le veulent. Les décisions sont entérinées par consensus général. Certaines des interventions semblent tellement naïves qu'elles font blêmir. Samedi dernier, une jeune femme prend le micro pour demander : « *Faut-il se débarrasser de l'Etat ?* » Ah tiens donc, pourquoi pas ? Et si on décidait de se défaire de l'Etat par un vote à main levée, là en cinq minutes... Je me surprend à rêver à l'apparition d'un leader charismatique qui rassemblerait les voix discordantes, réduirait les neuneus au silence et présenterait à la presse une liste de revendications efficaces. Et puis je me rappelle que l'efficacité n'est peut-être pas le premier objectif de cette communauté. Occupy se veut avant tout un espace de réflexion. C'est un lieu de formation, pas un parti politique. On y apprend (entre autres) à faire des tentes avec des branches, à prendre la parole devant les caméras de télévision et à négocier pour faire valoir son point de vue. Des dialogues inattendus se nouent. Au début du mois de novembre, une conférence surréaliste rassemble un journaliste politique, un spécialiste de l'évasion fiscale et un pasteur, ancien conseiller de la Corporation de la Cité de Londres – l'organisme municipal qui gouverne la City, principal outil de lobbying pour les banques¹. Contre toute attente, Stuart Fraser, un haut responsable au sein de la Corporation, s'invite dans la fosse aux lions : « *Je me suis dit qu'il était temps que le diable vienne donner sa version de l'histoire* », annonce-t-il. Plus tard, cédant sous les attaques, il concèdera : « *Si notre fonctionnement ne vous paraît pas démocratique, libre à vous de faire pression pour que nous disparaissions.* » Tout devient, peut-être, possible. « *Occupy Everything* » disent les pancartes.

CE N'EST PAS L'ESPAGNE

Parce qu'il a fait partie du mouvement des *Indignados* espagnols, Daniel, le jeune activiste

« professionnel » français, permet de replacer l'occupation dans un contexte plus large. Après que la Plaza de Cataluña a été évacuée, il s'est rendu en Grèce, en Italie et même en Belgique – les Belges devaient s'avérer difficile à embraser. « *Ils ne comprennent pas que l'expérience grecque c'est ce qui les attend, avance-t-il.* » A Londres, le problème, c'est qu'il y a une grosse partie de la population qui est intégrée au système. Beaucoup pensent que le début du mouvement d'occupation c'est le 17 septembre, avec *Occupy Wall Street*. Dans ce cas là, on aurait un mois d'expérience et pas vraiment de revendications. Mais à Madrid, 600 000 personnes sont descendues dans la rue. Ça a été un mouvement général, qui a pris des places centrales de la ville. Tant qu'on reste dans la City, les vrais Londoniens ne nous voient pas. On va essayer d'occuper une place centrale de la ville la semaine prochaine. Je ne vais pas te dire laquelle, bien entendu. » Par contraste avec les Espagnols, les Londoniens paraissent peu nombreux, coupés d'un véritable mouvement populaire, trop *middle class*, trop polis et pas assez énervés. C'est paradoxal, quand on pense à la violence des émeutes qui ont secoué l'Angleterre cet été. Il leur faudra étendre leur occupation, tenir dans le froid de l'hiver et savoir drainer le mécontentement populaire. Cela dit, une manifestation étudiante géante a serpenté à travers la City la semaine dernière et des Indignés ont tenté d'établir un campement à Trafalgar Square avant d'être délogés par la police. Une grève générale est également prévue à la fin du mois. Qui a dit que la vie politique anglaise était ennuyeuse ? Que les anglais ne savaient que travailler et se taire ? Et que foutent les français qui passent ici pour les rois de la manif ? Mon café Starbucks à la main, j'attends patiemment la révolution.

- 1 Il s'agit de Neil Horan, un prêtre défroqué dont Wikipedia retrace les hauts faits
- 2 La Corporation possède la zone où le campement s'est installé et a entrepris une procédure d'expulsion à son encontre.

La nuit parisienne est le terrain de jeu de Crame. Elle est aussi son bureau. Il commence à bien la connaître mais elle ne cesse de l'étonner. Chaque mois pour Balise, il raconte.

"Avec une ambiance un peu comme à Berlin." Comme je suis la dernière personne inscrite sur Facebook à lire encore les textes des pages d'événements, je suis tombé sur ce bout de phrase censé vendre un truc électro un dimanche après-midi. Je ne suis jamais allé à une fête à Berlin, et l'utilisation de cette ville pour parler de quelque chose en bien et déclencher une envolée de papillons songeurs dans l'imaginaire de l'interlocuteur parisien m'a toujours laissé perplexe.

Enfin non, pas toujours. Parfois, je me suis moi-même pris au jeu. "Berlin" dans une phrase et hop, j'avais envie. J'ai même lâché des "on se croirait à Berlin" à l'occasion. "Grave", répondait-on. Mais au bout de dix ans de consensus pro-Berlin et anti-Paris, et alors même que ça ne viendrait à l'idée d'aucun Berlinoïse de dire "avec une ambiance un peu comme à Paris" (ou alors éventuellement pour qualifier une atmosphère détestable), j'ai envie d'assumer le fait que je préfère regarder à la suite cinq épisodes des Simpson déjà vus vingt fois que d'aller à ton brunch électro avec son ambiance berlinoise à deux marks.

Que veux-tu dire par là, d'ailleurs ? Une ambiance comme à Berlin, c'est un endroit vaste, genre usine, rempli d'une foule complètement déchirée mais néanmoins correcte et chaleureuse, en parfaite symbiose grâce à la musique, au sound-system de qualité et à l'absence collective de sommeil depuis 72 heures ? Pourquoi pas, je devrais essayer, mais pour ton dimanche après-midi dans un restaù à Hôtel de Ville, je n'y crois pas trop. D'ailleurs, le "un peu" de ton "ambiance un peu comme à Berlin" sonne comme un aveu. Ce ne



© C. Crame

ne sera pas tout à fait Berlin. Il y aura moins de place, sans doute, ce sera plus cher, et les gens auront davantage l'air de s'ennuyer, du moins ceux qui seront venus. Tu n'as pas osé la comparaison totale parce que tu sais qu'il y aura tromperie sur la marchandise. Ton "un peu" est presque une promesse de *cheap*, de *lose*, et c'est presque attendrissant. "Bon bah voilà, on est à Paris, c'est pas la joie mais on passe de la techno et on est plutôt gentil, venez s'il vous plaît."

Pourquoi ne pas assumer notre sort comme le font les supporters du PSG quand leur équipe est au fond du trou ? "Ici c'est Paris", disent-ils. Nous ne sommes pas tous assez crevards ni assez tricarés de nos cercles de connaissances pour avoir envie de nous exiler à Berlin. Et prendre l'Easy Jet revient cher, à force. Aller au

Glazart, au Batofar, au Cabaret Sauvage s'avère nettement plus pratique pour s'évader un peu du Paris-musée-coincé, même si les plus snobs d'entre nous préfèrent prendre l'avion et dire "Berlin" cinquante fois par phrase à leur retour que de se déplacer jusqu'au treizième arrondissement de Paris.

En fait, les habitants noctambules de la ville du cancan, des cabarets, des dancings, des boîtes de jazz et surtout des premières discothèques du monde, ne devraient pas s'en laisser conter. Il est tout à fait possible d'envisager des fêtes à Paris avec "une ambiance comme à Paris" sans que ce soit péjoratif. Si on modélise un peu, ça donnerait quoi ? Une cave voûtée, un bout de trottoir, des banquettes défraîchies, un son qui grésille, des filles de mauvaise vie, des artistes,

des intellos, des paumés, des zazous, des voyous, une bande de dames habillées en messieurs, une baguarre dans un coin. Ça a l'air génial, comme soirée. Et si elle tourne mal, tout le monde s'en va et se retrouve dans la cave d'à côté.

OK, on décrit là une image d'Épinal du dirty Paris. Amélie Poulain dépravée, Audrey Hepburn après sa rencontre avec Gainsbarre, "ça envoie du bois" prononcé à la Gabin. Mais qui ne s'est jamais retrouvé, émerveillé ou trop bourré pour ressentir quoi que ce soit, dans ce genre de situation ? C'est ça, Paris. Une ambiance un peu comme à Rome, en somme.

SALLES OBSCURES

par Guillaume Gwarddeath

Au cœur de Bordeaux, face à la Garonne, Noir Désir avait composé Le Fleuve : « Comme elle est belle la ville et ses lumières seulement pour les fous ». Les astrophysiciens nous disent que l'univers est en forme d'entonnoir. Gwarddeath rétorque : « Nickel, on n'a qu'à se le mettre sur la tête ».

oiseau entraînait une réponse codée, qui elle même allait permettre de débloquent un nouveau message, jusqu'à obtention du secret dans sa totalité. Une sorte d'ancêtre des QR codes – la patience et les plumes en plus. Le cadre du CAPC se prête naturellement à cette thématique, avec sa pierre, ses piliers, ses graffitis, loin de la blancheur et de l'angularité parfaite caractéristiques de la majorité écrasante des musées d'art contemporain. On rentre en franchissant une porte en forme de tête casquée de Templier, puis l'ambiance est soutenue par force obscurité, musique flippante et symboles ésotériques.

Et sinon, à l'étage, l'artiste japonais Shimabuku expose son boulot de sortie de résidence, droit dans ses bottes en caoutchouc. Il explique comment il est devenu amoureux de la pêche à la lamproie dans la limoneuse Garonne, et

on croirait un reportage un peu *cheapos* de Thalassa. Le mec revient aussi sur un des hauts faits d'armes d'art conceptuel, quand il a pêché une poulpe et l'a promené en ville. Je ne mange jamais de céphalopodes, depuis que j'ai lu Lovecraft et le mythe de Cthulhu au collège. Une seule exception à ce régime, comme une libation païenne au sein de mon système théosophique : ces tapas de calamar frit, au Boqueron, dans le quartier St-Michel, accompagnés de patatas à l'aoli et d'un verre de vin espagnol. « Qui peut prévoir la fin ? », écrit Lovecraft. Ce qui a surgi peut disparaître, et ce qui a sombré peut surgir à nouveau. L'abjection attend son heure en rêvant au fond de la mer, et la mort plane sur les cités chancelantes des hommes. »

www.gwarddeath.com



Bibliothèque éphémère sur l'eau, le Biblio.bato est né de volontés convergentes. Au départ, celle d'une association, Quai aux livres, qui milite depuis plus de 15 ans pour la création d'une bibliothèque aux Chartrons-Nord. Mais, dans ce quartier en essor urbain, la municipalité ne dispose pas de réserve foncière adaptée. L'idée a alors germé, à la fin de l'hiver, avec l'association et les élus : si l'on ne peut construire une bibliothèque sur terre, pourquoi ne pas tenter d'en installer une sur l'eau, sur les Bassins à flot si proches ?

L'I-Boat était le lieu rêvé : équipement neuf, atypique, culturel et convivial, aux horaires d'activité complémentaires de ceux des bibliothèques. Parce qu'il proposait un autre rapport à la culture en des lieux et sous des formes nouvelles, ce projet a bénéficié du soutien du Ministère de la culture dans le cadre d'une convention dite de « démocratisation culturelle », et l'équipe de l'I-Boat a accueilli avec enthousiasme la proposition en juillet. Ouvert depuis le 25 octobre 2011, le Biblio.bato reflète une conception renouvelée de la bibliothèque, pensée en termes de proximité géographique mais surtout culturelle, sociale et humaine.

Repenser la proximité pour proposer un autre et un ailleurs

Le Biblio.bato se rattache à une forme de lieux culturels en émergence, celle des « bibliothèques ouvertes » (les BiO canadiennes) ou « biblio. »,

famille d'hybrides qui empruntent aux bibliothèques classiques leur objectif de diffuser la culture en mettant en relation des œuvres et des publics, mais investissent différemment le territoire, pour proposer un ailleurs et un autre.

Un ailleurs car, installées dans une cantine d'université, sur un bateau comme à Stockholm ou Bordeaux, ou encore sur les plages le temps d'un été (Seine-Maritime, Pays-Bas, Châtaillon), les *Biblio.* repensent la proximité. Ancien cargo militaire, le Bokbaten suédois vogue ainsi d'île en île à la rencontre des paysans et des pêcheurs pour leur proposer lectures et heures du conte. La notion de territoire se réinvente et les *Biblio.* investissent les points névralgiques de l'espace urbain : gares (Villepreux-Les-Claves en France, Haarlem près d'Amsterdam), centres commerciaux (Rouen, Lyon), aéroports (Schiphol aux Pays-Bas), halls d'hôtels (Amsterdam) ou bien encore métro (Marseille, Madrid).

Plus qu'une installation à l'extérieur, ces nouveaux types de bibliothèques répondent à une volonté d'ouverture sur l'extérieur. C'est ainsi que la Minibib du Stadtgarten de Cologne accueille dans un container vitré une sélection de 10 000 documents destinés à la lecture-plaisir. Cette intrigante « petite boîte verte » de 18 m² est un lieu de vie, en prise directe avec les activités familiales et de loisirs de la population locale. Les *Biblio.* offrent aussi **un autre** : lieux atypiques et conviviaux, elles suscitent la curiosité et modifient la perception de la bibliothèque, se rattachant à la tendance actuelle dite du

« troisième lieu » : de véritables espaces de vie accessibles à tous et favorisant le plaisir d'être ensemble. Spécialement conçu par l'Atelier D'Eco solidaire avec des matériaux recyclés, le mobilier du Biblio.bato, vif et chaleureux, est propice à la détente : poufs, poires et banquettes sont transportables à l'extérieur pour prendre possession du pont, au soleil. Les *Biblio.* ne se résument pour autant pas à des lieux : elles proposent des contenus audacieux. La bibliothèque d'aéroport de Schiphol a par exemple choisi de se placer sous le signe de l'immatériel avec une forte proposition d'e-livres en de nombreuses langues. Quant au Biblio.bato, il se veut expérience conviviale et multimédia : confortablement installés, tous ses visiteurs peuvent jouer sur Wii, Kinect ou PS3, écouter de la musique, regarder des films en 3D, lire, échanger et rêver.

Le point commun de ces tentatives ? Offrir de l'interactivité, de la médiation culturelle et sociale. Loin des temples du savoir dont les bibliothèques ont souvent l'image, ces nouvelles propositions sont ludiques et se positionnent au plus près de la population, en s'éloignant de la contrainte. La confiance affichée en l'utilisateur devient ainsi la base d'une relation nouvelle.

Des Biblio. aux pratiques de portage et de bookcrossing

Adaptabilité, médiation, mais aussi stimulation de lien social : trois mots essentiels pour qualifier les *Biblio.* Partout en Europe, des initiatives d'essaimage du livre se développent, qui n'émanent pas toujours des bibliothécaires.

Cette volonté de partage se retrouve dans les nombreuses pratiques de « bookcrossing », essaimage et autre trocs de livres mis en place aux quatre coins de la planète : dépôt dans d'anciennes cabines téléphoniques à Berlin, errances sur la plage le temps d'un été comme à Amsterdam ou encore troc organisé grâce à un système de boîtes à livres à Bordeaux. Fondé sur la mobilité, l'interactivité et l'intensification du maillage culturel, leur esprit se retrouve dans de nouvelles formes de portage. À Lavaltrie au Canada, le Vélo-biblio livre à domicile les personnes à mobilité réduite. De même, les bibliothèques de Burlington, Gloucester et Princetown expérimentent des services de prêt/retour par courrier postal et ouverts à tous.

Légères, modulables, multifformes et innovantes, les *Biblio.* permettent de multiplier les propositions de bibliothèques en termes de forme et de contenu comme de médiation. Si ses déclinaisons se veulent éphémères par essence, pour être adaptables, le concept même semble s'enraciner en se jouant des frontières, soufflant un vent de renouveau dans le paysage des institutions culturelles.

À Bordeaux, les *Biblio.* pourraient ainsi accompagner le dynamisme urbain qui conduira progressivement vers « la métropole millionnaire » : pourquoi pas une Biblio.plage sur le Lac de Bordeaux ou les rives de la Garonne, des Biblio.kiosques dans les centres commerciaux ou une Biblio.barge sur les Bassins à flot, tandis que les livres essaïmeront dans l'ensemble de la ville ?



Pas un seul d'entre eux n'a acheté un boulon à la sauvette place St-Michel, mais tous regrettent le début des travaux et hurlent à la gentrification. « C'est la fiitiiin de la miiiixité sociaale » et tous se retrouvent autour d'un pack de bières, en gros, entre blancs becs de la classe moyenne plus ou moins diplômés bac + 3. J'ai bien vu que les hangars au bord du fleuve n'accueillent plus depuis longtemps des bastons derrière les barrières Heras mais des commerces chic et à la con, et j'ai bien vu qu'elles se sont colorisées rose bonbon, les ruelles de St-Pierre qui jadis furent aussi insalubres que l'âme de Pierre Molinier.

Y-a-t-il quelque part des mecs qui se rencardent sur Blackberry, puis, derrière les portes closes et les rideaux épais, décident de mettre en oeuvre leur projet, grosso modo, de foutre dehors les pauvres et les immigrés, et de faire de la ville

un musée où les CSP+ viennent manger des huîtres ? Je ne crois pas trop aux cabinets noirs. J'aime juste déambuler, et je me dis que, certes, sur les quais, les mecs vont en vendre encore moins, des boulons à la sauvette, et que ça ne sera pas évident de tomber sur de nouvelles maquettes de La Licorne. Voilà. Je ne lis plus Marx ou Brecht depuis longtemps, je relis juste un ou deux vieux Tintin. L'ancien bassiste de Blondie, Gary Lachman, aujourd'hui spécialiste d'occultisme et de mysticisme a rédigé le texte de l'audioguide pour la nouvelle expo du CAPC, *Sociétés Secrètes*. Il y évoque le philosophe russe Piotr Ouspenski, qui rapporte que bien des secrets auraient été divulgués en Occident par l'intermédiaire d'un marchand oriental installé à Bordeaux, qui vendait des... perroquets porteurs de messages. Certaine parole prononcée à l'attention de tel

oiseau entraînait une réponse codée, qui elle même allait permettre de débloquent un nouveau message, jusqu'à obtention du secret dans sa totalité. Une sorte d'ancêtre des QR codes – la patience et les plumes en plus. Le cadre du CAPC se prête naturellement à cette thématique, avec sa pierre, ses piliers, ses graffitis, loin de la blancheur et de l'angularité parfaite caractéristiques de la majorité écrasante des musées d'art contemporain. On rentre en franchissant une porte en forme de tête casquée de Templier, puis l'ambiance est soutenue par force obscurité, musique flippante et symboles ésotériques.

Et sinon, à l'étage, l'artiste japonais Shimabuku expose son boulot de sortie de résidence, droit dans ses bottes en caoutchouc. Il explique comment il est devenu amoureux de la pêche à la lamproie dans la limoneuse Garonne, et

on croirait un reportage un peu *cheapos* de Thalassa. Le mec revient aussi sur un des hauts faits d'armes d'art conceptuel, quand il a pêché une poulpe et l'a promené en ville. Je ne mange jamais de céphalopodes, depuis que j'ai lu Lovecraft et le mythe de Cthulhu au collège. Une seule exception à ce régime, comme une libation païenne au sein de mon système théosophique : ces tapas de calamar frit, au Boqueron, dans le quartier St-Michel, accompagnés de patatas à l'aoli et d'un verre de vin espagnol. « Qui peut prévoir la fin ? », écrit Lovecraft. Ce qui a surgi peut disparaître, et ce qui a sombré peut surgir à nouveau. L'abjection attend son heure en rêvant au fond de la mer, et la mort plane sur les cités chancelantes des hommes. »

www.gwarddeath.com

JEU 1.12 TARWATER
(BUREAU B - BERLIN)
+ BABE RAINBOW (WARP - CAN)
20H30 - 10/14 €
un des piliers de la musique pop allemande ! Pour tous les fans de Lali Puna, The Notwist, Schneider Tm ou Tortoise !

THE FIELD
JEU 15.12 THE FIELD
(KOMPAKT - STOCKHOLM)
20H30 - 8/12 €
Considéré par le magazine Pitchfork comme l'un des 100 meilleurs albums de la décennie.

JEU 8.12 4 GUYS FROM THE FUTURE
(UNDERDOGS RECORDS)
20H30 - 8/12 €
un curieux mélange entre mélodie psyché et electro pop !

SAM 3.12 WIDOWSPEAK
(CAPTURED TRACKS - NEW YORK)
20H30 7/10 €
Celebre le revival grunge !

EN DÉCEMBRE À L'I.BOAT
1 PLACE CONCERT* ACHETÉE = 1 PLACE OFFERTE POUR LE MÊME CONCERT

I BOAT
Intelligent boat

CULTURES DIGITALES . CONCERTS CLUBBING . PERFORMANCES RENCONTRES . CINÉ-CONCERTS PÔLE DE CRÉATION IMAGES RÉSIDENCES . EXPOSITIONS BAR . RESTAURANT

1 NOUVEL ESPACE - 3 NIVEAUX 1 SALLE DE CONCERT - 1 CLUB 1 BAR INTERIEUR 1 BAR EXTERIEUR 2 TERRASSES DES CHOIX ARTISTIQUES

I.BOAT - BASSIN À FLOT N° 1 33300 BORDEAUX TRAM B TERMINUS BASSIN À FLOT PARKING GRATUIT TEL : 05 56 10 48 23

kulte.

TSUG

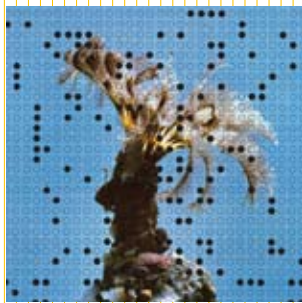
adigituck.com

nova 94.9 FM

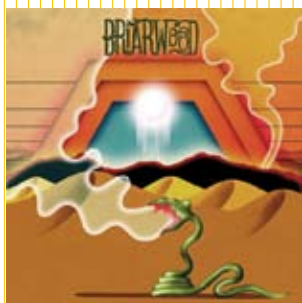
WANDER WITH CARE



LP's



HEATSICK
INTERSEX (Pan)
Motié du duo drone-noise Birds of Delay, Steven Warwick déleste temporairement les sonorités *harsh* qui caractérisent le duo pour partir explorer en solo son versant dance music du troisième type et revendiquer haut et fort sa libido transgenre (*Intersex*). Réalisé à l'aide d'un équipement low-fi (un Casio et quelques pédales d'effets), l'album - uniquement disponible en vinyle - s'articule autour de deux morceaux pivots d'une quinzaine de minutes. A mille lieues de l'artillerie lourde electro, débordante de filtres intempestifs et de plug-ins digitaux, Heatsick renoue avec le minimalisme chaloupé de la *early house* de Chicago, dont il emprunte à la fois l'ossature formelle et la teneur ultra-sexuée. Mais la comparaison s'arrête là. Après un long prologue de musique concrète qui renoue avec son background collage-expé-weirdo, il se lance sur un sentier *downtempo* (*Tertiary*), laissant galoper un beat steady autour duquel gravitent des petites mélodies synthpop en apesanteur, tout en souplesse et en élégance. Sur la face B, il réussit le tour de force de transformer une boucle de Casio balloche en épopée dubby disco, moite et lacinante (*Ice Cream on Concrete*). Le disque s'achève dans un fredonnement en karaoke sur une boucle morriconesque. L'air de rien, Heatsick redonne ses lettres de noblesse à la *gay music* en inventant la house *liminale*. Plus qu'un disque, un manifeste. **J.B.**



WOODEN WAND
BRIARWOOD (Fire Records)
Wooden Wand, le projet de James Jackson Toth, a plusieurs incarnations aux noms extravagants et dix fois plus de sorties. Celle-ci paraît chez Fire Records mais Toth n'y pratique pas la musique expérimentale de ses comparses et lui préfère un country rock plutôt sage, nettement moins somptueux que son prédécesseur *Death Seat*. *Briarwood* compile pas mal de clichés du genre : chœurs féminins et orgue Hammond, histoires de salut et de damnation avec des femmes de mauvaise vie, balades imbibées de bourbon. Toutes choses fort recommandables mais que Toth accomplit sans se hisser à son niveau d'avant. C'est que le songwriting de Toth, sans être mauvais, donne l'impression de fonctionner en pilote automatique : les mêmes grilles d'accords, la même instrumentation s'y répètent inlassablement. Peu d'émotion s'en dégage là où, justement, un type comme Jason Molina écrit des chansons renversantes de beauté dans un cadre sensiblement identique. On espère que le prochain enregistrement de James Toth inversera la tendance. **M.K.**



MICKEY MOONLIGHT
MICKEY MOONLIGHT & THE TIME AXIS MANIPULATION CORPORATION (Ed Banger / Because)
Connu sous le nom Midnight Mike en pleine vague electroclash, Mickey Moonlight a depuis retourné sa veste pour mieux en exhiber la doublure, cousue dans une étoffe glamour aux motifs *exotica*. Il faut dire que ce Mickey possède un foutu talent et quelque chose du dilettante surdoudé. Pas pressé, il s'est contenté jusque là de publier deux EP's en trois ans et de se tailler une réputation à coups de DJ sets dans les clubs londoniens. Ce premier LP devrait rapidement changer la donne. Avec une fantaisie ébouriffante, le musicien venu d'une autre dimension fait virevolter tout un tas d'influences disparates où convergent Captain Beefheart et Zappa, David Bowie et l'Art Ensemble of Chicago, la house et le prog-rock, Philip K.Dick et Sun Ra, Grandmaster Flash et la *library music* des seventies. Des guitares *high life* sautillent avec des chœurs guillerets et des congas, un saxophone danse avec des sifflets autour d'histoires de science-fiction abracadabrantes, les morceaux filent dans un étourdissement auditif accentué par la diversité des formats, comme autant de lianes auxquelles s'accrocher. **M.K. / J.B.**



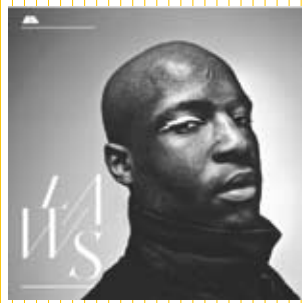
REMI KABAKA
BLACK GODDESS (Soundway Records)
Black Goddess est la bande-son du film *A Denza Negra* (1978) d'Ola Balogun, cinéaste et intellectuel nigérian. A peu près invisible en France malgré le soutien de Melvin Van Peebles, le film raconte l'aventure brésilienne d'un jeune Africain à la recherche de ses parents, avant que sa quête ne se transforme en expérience mystique. Figure reconnue de l'afro-rock de l'époque, Remi Kabaka est loin des canons de la musique nigériane d' alors. Concision et densité y sont de rigueur. Beaucoup de claviers, du saxophone, un tambour africain et des percussions plutôt qu'une batterie, un peu de guitare électrique : c'est tout ce qu'il faut à la formation pour enregistrer la partition ébouissante des errances spirituelles du héros, roc ultra-compact de musique groovy et libre à la fois. Une perle de plus qui vient s'ajouter au catalogue foisonnant des archéologues de Soundway Records, spécialisée dans les musiques du monde tous azymuths. **M.K.**



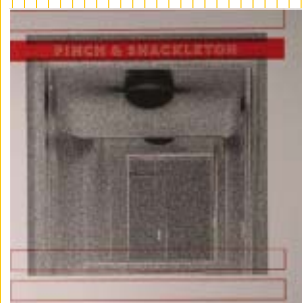
SURKIN
USA (Marble)
Un temps sacré wonderboy de l'electro française grâce à ses remixes de Yuksek, Foals ou Boys Noize, Surkin devait sortir *USA* sur Institubes... avant que le label ne dépose le bilan. Ni une ni deux, l'album sort sur Marble, fondé par Para One, Bobmo (en featuring sur l'album) et Surkin. Conçu comme la playlist de *Fireworks FM*, radio imaginaire basée à Silver Springs, *USA* enchaîne seize titres sans temps mort avec la jouissance évidente d'un mec qui aime triturer des potentiomètres et foutre le feu aux dancefloors à coups d'anthers ghetto-house virevoltants. Mais le côté *party animal* qui soulève les foules a malheureusement tendance à prendre le pas sur la substance musicale, au demeurant assez pauvre. Le disque intrigue dans un premier temps mais épuise rapidement ses cartouches. La production assume des choix radicaux (grosse compression, élagage drastique des fréquences moyennes) mais oublie de se brancher sur de vrais bons morceaux au prétexte de l'efficacité. Assez vite, le disque aligne sans fantaisie ses rythmiques déconstruites et ses montées acid cheap. La com' du label fait des pieds et des mains pour glisser qu'il s'agit d'un « *instant classic* », mais c'est peine perdue. La French Touch 2.0 a la fâcheuse tendance à oublier que la dance, c'est aussi de la musique. **M.K.**



AMEN DUNES
THROUGH DONKEY JAW (Sacred Bones)
Le new yorkais Damon McMahon se fait connaître avec *DIA*, album-cerveau enregistré sur bandes dans une cabane perdue de la forêt des Catskills. Ce folk psychédélique et claustrophobe eut une suite voyageuse avec le séjour de McMahon en Chine pendant deux ans et l'enregistrement de l'EP *Murder Dull Mind*, chansons nostalgiques d'un déraciné murmurées au micro d'un laptop dans un foyer communautaire de Pékin. De retour à New-York en 2009, McMahon monte un groupe et enregistre son second album, pendant électrique et brumeux aux sobres et acoustiques *DIA* et *Murder Dull Mind*. *Through Donkey Jaw* contient de véritables chansons, évoquant moins les esquisses de Syd Barrett en solo que les trips acides du premier Pink Floyd ou la folie déglinguée des Godz et autre Pearls Before Swine dans les 70's. En quête de transcendance plutôt qu'd'introspection, cette mystique néo-primitive assortit d'étranges liturgies gothiques (*Lower Mind*, *Lezzy Head*) à des mélodies circulaires et rêveuses (*Swim up Behind me*). Les percussions emmitouffées y soutiennent le fuzz assourdi des guitares, prolongé par une voix dissoute dans la réverbération. L'album se clôt sur une reprise de *Tomorrow never knows* qui doit moins aux Beatles qu'aux divagations électriques du Velvet Underground. On dit Amen. **W.P.**

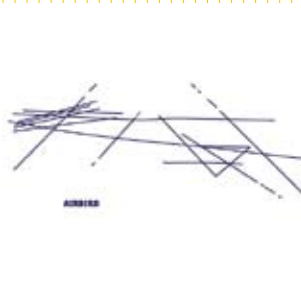


OCTAVIUS
LAWS (Mannequinà)
Tout le monde compare Octavius à Tricky : interposer entre un musicien et son public le spectre honni du trip-hop, voilà de quoi niquer sa carrière en deux coups de cuillère à pot. A-t-il mérité pareil coup de pute ? Pas vraiment. Disons qu'Octavius est à Tricky ce que Zola Jesus est à Björk. Sa manière de feuler et l'ambiance paranoïde qui suinte de *Laws* rappellent effectivement le musicien de Bristol mais c'est bien leur seul point commun. Jugulant les poussées *noise* d'*Electric Third Rail* et d'*Audio Noir*, *Laws* agit dans le contraste et la nuance, préférant l'économie à la débauche technologique. Les nappes sont compressées, leurs fréquences aiguës excisées (*Apartments*), des bruits métalliques forment un canevas percussif, un souffle tachycardique dessine un thème sans mélodie (*Of Mask and Money*). Il n'aime rien tant qu'à tourner dans un seul accord comme un lion en cage (Ccc Ccc) ou truffer ses morceaux de dissonances puisées chez Ligeti. Un peu comme Throbbing Gristle en leur temps, et toute proportion gardée, c'est l'ampleur des influences d'Octavius qui étourdit : il adjoint souvenirs de musique industrielle et vocaux hip-hop, *cut-ups* numériques et plages *ambient*, vignettes de musique spectrales et techniques de *sound design* intelligemment maîtrisées, glissements de textures arrhythmiques et bizarreries minimales. Dans le genre glacial et flippant, c'est plutôt réussi. **M.K.**

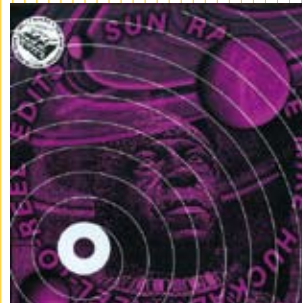


PINCH & SHACKLETON
PINCH & SHACKLETON (Honest Jon's)
Sur le planisphère de la dance britannique, Shackleton et Pinch n'occupent pas le même territoire : attaché à ses architectures *old school*, le fondateur de Tectonic reste plus ouvertement attaché à la scène et à ses soirées, tandis que Shackleton s'est réfugié dans un ésotérisme musical qui n'a plus grand chose à voir avec le dancefloor. A réécouter le classique *Qawwali* du premier et les premiers maxis sur Mordant Music du deuxième, on redécouvre pourtant deux univers esthétiques quasiment superposables : amour des lignes claires et des grands espaces, percussions tribales tombées d'un grenier exotica, divinations mélodiques ultra *deep* et détours electronica autour du dub, sous l'influence flagrante de MuslimGauze. De part et d'autre du spectre dubstep, Pinch et Shackleton louvoient dans la même part des ténébres, dans la même dystopie. L'emboîtement de leurs musiques est même si cohérent qu'on peine à trouver les coutures. C'est la force et la limite de ce disque énigmatique, qui se contente peu ou prou d'exposer la célérité de ses constructions et la beauté de ses matières. **O.L.**

EP's



AIRBIRD
CITY VS MOUNTAIN (Mexican Summer / Software)
Airbird, c'est le cri que poussent vos potes en cas de bide total dans une partie de Angry Birds. C'est aussi le nouveau projet de Joel Ford (la moitié de Ford & Lopatin). Le bonhomme braconne sur des territoires déjà bien saccagés par son duo : une musique futuriste telle qu'on l'imaginait il y a deux ou trois décennies. Il avance pourtant le curseur d'une bonne dizaine d'années : *City vs Mountain* cale sa ligne de mire sur 1995. Le morceau-titre sort la grosse artillerie : riffs de moog et claquements de doigts, nappes acides et kicks étouffés, antennes vocoderisées interchangeables. *Rotating Cloud* abandonne pourtant l'obsession rétromaniaque pour tisser clochettes, scintillations synthétiques et arpeges reichiens en une structure mobile. Deux titres brillants, chacun dans leur genre. **M.K.**



MIKE HUCKABY/SUN RA
THE MIKE HUCKABY REEL-TO-REEL EDITS VOL. 2 (Kindred Spirits)
Visage bien connu de la deep techno de Detroit, Mike Huckaby n'a jamais dissimulé être un énorme fan de Sun Ra. Le voilà donc qui sort le deuxième volume de sa série consacrée à des edits de Sun Ra, directement montés sur bande : méthode *old school* à laquelle l'EP doit ce son caractéristique. Alors que le premier volume explorait la face *alien disco* du pianiste en y infusant un côté acid jazz parfois assez vilain, cet EP revient aux fondamentaux et met en exergue rythmiques tribales, dissonances, instruments traditionnels (bongos, flûte peules, cloches), sans chercher la rythmique *danceable* à tout prix. Pari risqué qui fonctionne à merveille dans le surplace cacophonique de *Friendly Galaxy*. L'auditeur est transporté très loin dans le passé et l'avenir à la fois. Atterrisage difficile. **M.K.**



PRURIENT
TIME'S ARROW (Hydra Head)
Avec *Bermuda's Drain*, les fans de Prurient ont pris ombrage d'un disque où les mélodies éclipaient le bruit pour en faire autre chose que du noise. Qu'ils se rassurent, *Time's Arrow* s'engage de nouveau sur la pente ascendante du barbelé sonore, sans toutefois revenir à la brutalité des débuts. Spin off de *Bermuda's Drain* (à l'origine un double album), l'EP se concentre sur les textures là où son prédécesseur se veut atmosphérique. *Time's Arrow* en prolonge les interrogations mais construit son unité autour d'une thèse de la physique quantique : sans les processus d'entropie et de sénescence biologique, nous serions incapables de percevoir le temps de manière linéaire. Fernow en tire une réflexion sur la perte d'information et l'impensable, la fragilité des connaissances et de la vie. Autour de cette armature conceptuelle et narrative, il dresse un tamis de beats industriels ténus et de textures qui s'agitent comme autant de scalpels au dessin invisible. Délicat et fascinant. **M.K.**



MIKE SIMONETTI
CAPRICORN RISING (Italians Do It Better)
Ancien patron de Troubleman Unlimited, Mike Simonetti se consacre désormais à plein temps à son activité de DJ et à un label aux antipodes du précédent : Italians Do It Better, qu'il dirige avec un talent évident pour dénicher la mélodie accrocheuse ou l'arpégiateur somnambule. Après des années à écumer les clubs comme DJ, il signe un premier disque, pas fâché d'emprunter son titre au cultissime *Scorpio Rising* de Kenneth Anger, porte-étendard de la culture camp. Verdict ? Même ambiance fin de siècle que chez Anger et une musique qui entre sans broncher dans le cahier des charges de l'italo-disco 2.0 : rythmiques boom-bap, gros kicks extatiques, fluidité aquatique des synthétiseurs, couleurs symphoniques et nocturnes taillées pour les longues virées sur l'autoroute, quand le ciel vire de l'orange au magenta. Il y a bien une part de cliché dans tout cela, mais Simonetti en prend son parti sans second degré et avec virtuosité, balançant ça et là quelques suites d'accord assez bluffantes. **M.K.**



THE SOFT MOON
TOTAL DECAY EP (Captured Tracks)
Il y a quelque chose de fascinant dans la manière dont notre époque s'empare des codes esthétiques du passé pour les régurgiter dans des amalgames rétrofuturistes. Ce qui était jadis considéré comme antinomique constitue aujourd'hui le noyau de la scène rock contemporaine. Figurez vous un genre de My Bloody Valentine corbaque, impulsé par une rythmique martiale, un mur de synthés distordus et des voix englouties dans la reverb. *Total Decay* ressuscite les spectres d'une cold-wave spectrale, où les toiles d'araignée s'enroulent dans un cocon shoegaze et génèrent une transe hypnotique qui n'a rien à envier aux précurseurs de la fin des eighties qu'on (re)découvre par miracle aujourd'hui. **J.B.**

LIVRES



JEAN-JACQUES BONVIN
BALLAST (Allia)

En se penchant sur la figure mythique de Neal Cassidy, compagnon de route de Jack Kerouac et écrivain maudit à jamais resté dans l'ombre de ses figures tutélaires, Jean-Jacques Bonvin s'attache autant à l'envers du mythe américain qu'à l'Histoire en train de s'écrire. Bonvin y cristallise un âge d'or de l'histoire de la littérature américaine : celui de la Beat Generation et des sixties sur le déclin, trop souvent circonscrites à des clichés générationnels. Neal Cassidy, grand oublié de cet épisode crucial de la littérature contemporaine, est le personnage-phare de cette bande d'écrivains errants et utopistes, véritable miroir de ces "excessifs inconditionnés" qui portent en eux un futur qui n'advientra jamais et dans lequel se reflètent leurs lubies, leur volonté d'émancipation politique et spirituelle, mais aussi leurs désillusions et leurs déroutes. Allen Ginsberg y apparaît comme une figure paternelle, à la fois bienveillante et manipulatrice, qui initie Cassidy à la poésie, au bouddhisme et à l'homosexualité, Kerouac y est dépeint à la fin de sa vie comme une "autre remplie d'alcool" aux saillies verbales agressives et réactionnaires, tandis que Burroughs y incarne la figure charismatique du junkie à l'intellect mirobolant. En prenant le parti de narrer les événements au présent, comme s'il s'agissait d'une fiction romanesque, Bonvin fait sien le phrasé beat et son rythme fragmenté, revitalisant avec une langue pleine de poésie une période-charnière qui n'a jamais paru aussi proche et lointaine à la fois. Et qui trouve une étrange résonance avec notre monde en déroute. **J.B.**



PHILIPPE GARNIER
L'OREILLE D'UN SOURD (Grasset)

« En mars 2009, on m'a signifié qu'il n'y avait plus de place pour moi à Libération. ». C'est ainsi que commence cette anthologie d'articles du journaliste freelance Philippe Garnier, plume singulière de la vieille garde (Daney, Lefort, Pacadis, Bayon...) du Libé historique « que beaucoup ont longtemps tenu en affection », comme l'indique la bio : après 28 ans de collaboration, la relation amour-haine entre l'« homme de Los Angeles » et le quotidien ne s'est pas estompée. Entre bonnes surprises (quand il découvre sa fameuse série sur les Doc Martens, il est « épaté et ravi qu'ils aient mis ça sous la rubrique *facéieuse "orthopédie"* ») et mauvais coups (les articles coupés au lance-pierres), l'exil du pigiste lui aura apporté autant le culte de la personnalité (le logo d'une bagnole *vintage* en haut de sa rubrique au Mundial de Mexico en 1986) que l'impossibilité de contrôler le traitement réservé à ses papiers, et les sentiments partagés, mi-figure mi-chagrin. Au-delà du salaire du pigiste, c'est pourtant bien l'« *érudition en flocons, portée à ébullition le temps d'un article* » (son « fonctionnement », comme il dit) et les sujets *ad hoc* (les villes minières du Wyoming, Sunset Boulevard, une folle Mostra de Venise, un concert magique de Elysian Fields, le récit de l'assassinat de Sam Cooke) que ces « *correspondances particulières* » rapportent d'un autre temps : celui où 16 000 signes sur un écrivain ni traduit ni publié en France n'effrayaient pas un grand quotidien français. Entre fol *namedropping* (les flocons), l'air parfait (annonçant la Palme d'or d'Éléphant de Gus Van Sant en 2003) et affirmation profonde pour ses sujets (Nick Tosches, Luz Interior, Jack Nance, Charles Bukowski), Garnier a fouillé, déniché et révélé au lecteur français de grands artistes (Cormac Mc Carthy, James Crumley) et apparaît aujourd'hui autant maître ancien (subjectivité, mauvaise foi, hyper-référentialité) que vrai moderne (intertexte, profusion, digressions). Il ne vous reste plus qu'à googliser tout ça. **W.P.**



THE WIRE
RECONSTITUTION COLLECTIVE (Capricci/ Les prairies ordinaires)

Ceux qui se sont déjà perdus dans ses méandres le savent déjà : *The Wire* est une série énorme, un labyrinthe à la portée politique, anthropologique et sociologique inépuisable. Bâti sur un squelette de série policière, son écheveau d'histoires intimes raconte les vies et morts d'une ville (Baltimore), la toute fin de la société industrielle, les mille et un stratagèmes de ses habitants pour consolider ses ruines. Issu du journalisme d'investigation et pionnier de la fiction-vérité avec *The Corner* et *Homicide*, le showrunner David Simon a pourtant fait bien plus qu'acte de témoignage sur les milieux qui font les sujets de ses cinq saisons mille-feuilles (la police, les trafiquants de drogue, les junkies, les lycéens, les dockers, les politiciens) : non seulement *The Wire* est un objet analytique « *profondément dialectique* » et bourré de contradictions, cette « reconstitution collective » raconte la série saison après saison en même temps qu'elle démaïlle la multitude de pistes qu'elle ouvre, et donne l'impression d'y replonger avec un regard rafraîchi, plus acéré. De fait, Bonneville, Samocki ou Aarons oublient l'université et font déborder les appareils critiques avec une empathie et une passion plutôt inhabituelles. **O.L.**

BURN HOLLYWOOD BURN !

RÉTROSPECTIVE ROBERT ALTMAN
À LA CINÉMATHEQUE FRANÇAISE
du 18 janvier au 3 mars 2012



La Cinémathèque donne ce mois-ci l'occasion de découvrir enfin la totalité de l'œuvre de Robert Altman, largement méconnue. Peintre de son temps, inventeur de nouvelles formes narratives et rénovateur du cinéma de genre, Altman apparaît comme un cinéaste exemplaire grâce à son indépendance tactique et politique. Aujourd'hui, cet auteur incontournable demeure l'une des figures d'influence de la production hollywoodienne.

Pas de méprise possible : Altman n'est pas seulement un cinéaste de chevet pour initiés, ses films sont abordables et souvent très drôles car on ne sait jamais très bien s'ils sont ironiques et déliants ou juste profondément méchants. C'est à cette ambigüité, omniprésente dans sa mise en scène, qu'on reconnaît la patte d'Altman : sous forme de portraits simultanés, il croque avec cynisme une multitude de personnages issus de toutes les classes sociales, sorte d'équivalent cinématographique de Daumier, le fameux caricaturiste du XIXème siècle.

Altman impose dans les années 70 une vision inédite : agressive, décapante, explosant les conventions d'Hollywood tout en parvenant à s'y lover. Dans le sillon de Robert Aldrich ou Arthur Penn, il s'attelle à déconstruire avec une détermination sans faille tous les genres classiques: un western enneigé dans lequel Warren Beatty est utilisé à contre-emploi (*John Mc Cabel*), un film de guerre détourné en farce ubuesque (*M.A.S.H.*), un film noir fleurant bon la marijuana (*Le Privé*) où Elliot Gould erre sur la plage de Malibu avec un Hemingway d'opérette, une comédie musicale country anticipant le reality-showbiz (*Nashville*), un space-opéra psyché avec Paul Newman dans un climat ésotérique à la Borges (*Quintet*), un film d'horreur psychologique (*Images*) qui n'a rien à envier à Polanski ou encore une satire politique au vitriol (*Health*). Il pousse même le vice jusqu'à concurrencer Walt Disney sur son propre terrain (*Popeye*), tout comme il a su démonter délicieusement les rouages d'Hollywood avec *The Player*. Il s'impose également comme le pionnier du

film choral contemporain, dont *Short Cuts* apparaît rétrospectivement comme le maître-étalon. Avec sa griffe ironique, Altman a ouvert la voie à d'autres cinéastes, servant de modèle aussi bien pour les frères Coen que pour Todd Solondz, Quentin Tarantino, Paul Thomas Anderson ou James L. Brooks. Pas besoin non plus de tendre l'oreille pour admettre l'évidence de son génie dans le traitement du son. Quand Altman demande à son ingénieur d'enregistrer huit pistes en son direct pour quasiment chacun de ses plans, il préfigure avec vingt ans d'avance l'utilisation du multipistes numérique, devenu monnaie courante sur les tournages. Encore une fois, l'artiste précède la technique. Stanley Kubrick lui doit d'ailleurs une fière chandelle: on retrouve dans *Full Metal Jacket* des échos de *Streamers* (réalisé par Altman quelques années auparavant), tandis que *The Shining* bénéficie de la présence épouvantée de son actrice fétiche Shelley Duvall, dont l'onirique *Three Women* restera comme l'un des sommets de sa carrière. Robert Altman oc-

cupait, en tant que cinéaste et producteur, le versant caché du Nouvel Hollywood. Naviguant de succès en insuccès, il démontra que la contestation radicale pouvait se concilier avec l'innovation esthétique, tout en s'inscrivant dans le système de l'entertainment. Cette formule lui permit d'être intransigeant et de bouleverser ce système Hollywoodien qui avait tant de mal à se remettre en question. A l'instar d'Orson Welles, il lui aura fallu une ambition démesurée pour s'y confronter, avec pour seules armes de guerre : la désension politique, l'élégance du style et un humanisme acerbe, souvent cruel tout en fuyant l'esprit de sérieux. Hollywood tenant toujours debout, il s'agit maintenant pour nous de regarder les films d'Altman comme on lirait pratiquement un manuel de guérilla: si Hollywood détient le pouvoir, nous détenons les films d'Altman!

Philippe-Emmanuel Sorlin

www.cinematheque.fr

COCKTAIL MOLOTOV

par Guy Mercier



FRANC-TIREUR DU BLOG LE R*CK EST MORT ET MERCENAIRE DU LABEL BRUIT DIRECT, GUY MERCIER N'A PAS INVENTÉ LA POUDRE MAIS IL S'Y CONNAÎT EN EXPLOSI.F. PETIT TRAITE MENSUEL DE LA CONTRE-CULTURE MUSICALE PAR L'UN DE SES ARTIFICIERS.

Dans la nuit, je m'arrête au feu rouge et le néon *Paradiso* s'éteint au même moment. J'ai emprunté la voiture de ma mère pour écrire ce texte. A l'heure qu'il est, je suis seul avec Noir Boy George, le nouveau groupe de Nafi (Scorpion Violente, The Dreams, Plastobeton, Le Chômage, The Electric Guitars...) où il est seul et raconte des histoires d'être pas français comme on ne veut pas l'être non plus. Il est tout seul contre ça et fait l'effet de rentrer dans une rame de métro avec son petit matériel électronique au scotch d'emballage, il chante ce qu'on ne voudrait pas savoir de nous-même, cette veulerie d'aller au travail par exemple, collabos. Changement de vitesse automatique, ma mère ne peut plus bien marcher. J'ai mis la cassette rose de Decapitated Hed et le préparateur en pharmacie (crâne chauve et clean, veste bleue fraîchement pressée) qui utilise ce nom fait émerger un sombre beat lourd du bruit statique, sur scène les mêmes sons tirés de sa basse prosthétique font sauter les foules, *cavia porcellus* de l'expérience qu'il

mène; joie ici solitaire dans une rue parisienne sèche et froide. Plaisir et lumière de l'autoroute. Ces deux cassettes, je les ai achetées au considérable festival du label, Tanzprocesz. Après le dernier set de la soirée, j'étais seul à la table et Jo m'a donné la dernière en disant que ça ne m'intéressait pas, amusant farouche qu'il est à son propre endroit, j'écoute son projet solo Fusiller sur l'autoroute. Là-bas, l'enregistrement en public, ici la Beauce vide au vert désespérant, la musique y projette des images lugubres d'accidents et de têtes qui se frottent et éclatent lentement sur l'asphalt, un accident infini sans le climax du crash qui arrêterait l'horreur, finalement c'est peut-être de la chair qui se métallise et le cerveau qui refuse. Oui, on s'est bien amusé au festival du label Tanzprocesz, c'était une belle soirée une nuit aux lampadaires et à la bière où on pédalait à l'horizontale pour ne pas se faire écraser, par les voitures, la police, la France. Le frein à main.

tanzprocesz.free.fr

VIDE GRENIER

par Friedrich von Gasparina



CHAQUE MOIS, NOTRE MOUSQUETAIRE DE LA RÉSURRECTION FRIEDRICH VON GASPARINA EX-HUME UN LIVRE, UN FILM, UN MUSICIEN OU UN OBJET ÉGARÉ DANS LES LIMBES DE L'HISTOIRE. CE MOIS-CI, TROIS FILMS DE JERRY SCHATZBERG.

Dans *Portrait d'une Enfant Déchue*, une ancienne cover-girl interprétée par Faye Dunaway livre ses mémoires sur un magnétophone. Recluse sur une île déserte, elle exhume les souvenirs de son ascension puis de sa déchéance, qui s'organisent en un montage fragmentaire de faits réels et d'évènements fantasmés. Cette trajectoire brisée, cette destruction intime renvoie évidemment au schème des autres films de Schatzberg, dépeignant un système qui met en tension aspiration et désillusion de l'Amérique post-synchronique. Ses personnages, déclassés, sont à la recherche d'un Etat providence, de ses promesses de prospérité et de reconnaissance. Par delà la trame narrative, Schatzberg met en scène cette incarnation sociale de la transcendance si chère à John Ford. Il en va ainsi de *Panique à Needle Park* (1971) qui propose le tableau sensible d'une rencontre amoureuse. Celle de deux beatniks et de leur chute via la prostitution, l'overdose, le deal et l'enfermement. Sur le même registre fataliste, *L'Epouvantail* (1973)

met en scène deux marginaux meurtris qui ont pour projet de monter une station-service et qui finiront par échouer en prison. Il y a dans le système de l'ex-photographe de Vogue un goût de la boucle, voire du pléonasme tant les personnages sont promis et livrés à un fatum granitique, une chute irréfragable. Il n'y a chez Schatzberg de voyage que circonscrit. Les promesses du *summer of love* sont voilées, le personnage est l'idéogramme d'une société diminuée, effondrée : celle du Nouvel Hollywood.

Portrait d'une Enfant Déchue
En salle depuis le 28 octobre au Nouveau Latina et à la Filmothèque du Quartier Latin.

AGENDA

DÉCEMBRE 2011 | BATOFAR | I.BOAT



JEUDI 1 DÉCEMBRE - 19H00
CONCERT - ALTERNATIVE REGGAE PARTY VOLUME 2
Chanson, world - 8€ en prévente/étudiants et 12€ sur place
THE AQUATICS + DUBERMAN + ROOT'N NATION

JEUDI 1 DÉCEMBRE - 23H00
CLUB - BASS SAVE THE QUEEN
Electro/Techno - 5 euros sur places
MAMZHELL + AKIRE + IXINDAMIX + KAYNASTY23 + MISS KELIUM

VENDREDI 2 DÉCEMBRE - 18H30
CONCERT - FALLENFEST
Rock - 10€ en prévente/étudiants et 12€ sur place
VENDREDI 2 DÉCEMBRE - 23H00
CLUB - DEATH PROOF PARTY
Techno, house - 10€ en prévente/étudiants et 14€ sur place
ALAN FITZPATRICK + BENJAMIN VIAL + ZAM'X + MATTHEW MILES + VI NIBURU

SAMEDI 3 DÉCEMBRE - 18H30
CONCERT - YOU ROCK
Rock - 10€ en prévente/étudiants et 13€ sur place
MIGASO

SAMEDI 3 DÉCEMBRE - 23H00
CLUB - MUTE SHOWCASE LEFTROOM
Techno - 10€ en prévente/étudiants et 14€ sur place
LAURA JONES + MATT TOLFREY + GUI MUTUEL + JAY CALL

MARDI 6 DÉCEMBRE - 20H00
CONCERT - YOU ROCK
Rock - 10€ en prévente/étudiants et 13€ sur place
MERCREDI 7 DÉCEMBRE - 19H00
CONCERT - ALIAS NAUTILUS
Pop, rock - 10€ en prévente/étudiants et 14€ sur place
ALIAS NAUTILUS + GRAND CERF

MERCREDI 7 DÉCEMBRE - 23H00
CLUB - LA NÖCHE
Dubstep, Electro - 5€ pour les garçons et entrée libre pour les filles
DELMAN + PIERRICK BOU + D.K + TERENCE + BIZZNIZZ + MC MOSSA

JEUDI 8 DÉCEMBRE - 18H00
CONCERT - OEUVRÉS VIVES 8 w/ JOZEF VAN WISSEM ET STEPHAN MATHIEU
Experimental - 8€ en prévente/étudiants et 12€ sur place
JOZEF VAN WISSEM + ROBERT HAMPSON + STEPHAN MATHIEU

JEUDI 8 DÉCEMBRE - 23H00
CLUB - URBAN RENEWAL MEETS BASSJUNKIES
Drum'n bass - 5€ pour les garçons et entrée libre pour les filles
CONTACT + MESBASS B2B CITRUS + JI BEN GONG + DOUMPA (UK) + JONNY T (UK) + SHARK (DE) + ERSATZ

VENDREDI 9 DÉCEMBRE - 23H00
CLUB - COMME SUR UN NUAGE
House, Bass music - 10€ en prévente/étudiants et 15€ sur place
PLEASUREKRAFT + ALEC TRONIQ + PATAMIX CREW + GUEST

SAMEDI 10 DÉCEMBRE - 18H30
CONCERT - FALLENFEST
Rock - 10€ en prévente/étudiants et 12€ sur place

SAMEDI 10 DÉCEMBRE - 23H00
CLUB - JETT : 4 ANS
House, Techno, Minimal - 10€ en prévente/étudiants et 14€ sur place
GIUSEPPE + CENNAMO + DEN ISHU + SOLIMAN + GREGORY HONORE

DIMANCHE 11 DÉCEMBRE
ROCK YOUR WEEK END
Rock - 10€ en prévente/étudiants et 13€ sur place
MARDI 13 DÉCEMBRE - 20H00
CONCERT - YOU ROCK
Rock - 10€ en prévente/étudiants et 13€ sur place
MERCREDI 14 DÉCEMBRE - 19H00
CONCERT - WORMSKULL "CORPSE FUCKERAMA TOUR 2012"
Breakcore - 8€ en prévente/étudiants et 12€ sur place
WORMSKULL (Mike Redman + Balazs Pandi + Bong-Ra + Eni-Less) + HECQ

MERCREDI 14 DÉCEMBRE - 23H30
CLUB - BASS'MATI
Dub - Entrée libre
DUB4 + NERVOUS BREAKS + QUINCY MILLION + DJ KITE

JEUDI 15 DÉCEMBRE - 19H00
CONCERT - MODERN GROOVES
Funk, groove - 8€ en prévente/étudiants et 11€ sur place
FUNKTASTIKS + WICKED SOUL + H-BEAT

JEUDI 15 DÉCEMBRE - 23H00
CLUB - KABOOM THEORY
Electro, fidget - 10€ en prévente/étudiants et 13€ sur place
PUSH PUCH + SUMERS + GYRO FALDES + KRAUM + WANER

VENDREDI 16 DÉCEMBRE - 18H30
CONCERT - FALLENFEST
Rock - 10€ en prévente/étudiants et 13€ sur place
VENDREDI 16 DÉCEMBRE - 23H00
CLUB - BAZZAR
Pop, rock - 11€ en prévente/étudiants et 15€ sur place
PETER HOOK (NEW ORDER/JOY DIVISION) + CLINT BOON (inspiral carpets)
LA MORT DE DARIUS + BLONDIE & BLONDIE + DADA

SAMEDI 17 DÉCEMBRE - 23H00
CLUB - ALL NAKED
Electro, fidget - 10€ en prévente/étudiants et 14€ sur place
PELUSSJE (IT) + K12 aka FRENCH ELECTRO + MECTOOB + XOMA SILENT LISTENER + NOSTROMO

MARDI 20 DÉCEMBRE - 20H00
CONCERT - YOU ROCK
Rock - 10€ en prévente/étudiants et 13€ sur place
MERCREDI 21 DÉCEMBRE - 19H00
CONCERT - VERSUS + MODONUT
Hiphop, jazz - 8€ en prévente/étudiants et 12€ sur place
VERSUS + MODONUT

MERCREDI 21 DÉCEMBRE - 23H00
CLUB - THE FREAK SHOW
Techno, house - Entrée libre
JOHN MARAGONDAKIS + ERIC LABBÉ + LE GRAND + MÉCHANT LOUP + DAVID SOME + ELOMAK + BERNARD BLADE + SHOW BURLESQUE

JEUDI 22 DÉCEMBRE - 23H00
CLUB - DIGITAL FOOTPRINT 6 X-MAS FILE
Trance - 10€ sur place
TSUYOSHI SUZUKI (JAPON) + LITTLE FREEMAN + PSYKELO + THAMBI + TOLTEK

VENDREDI 23 DÉCEMBRE - 23H00
CLUB - WASH YOUR PONY
Techno - 10€ en préventes/étudiants et 14€ sur place
PET DUO + KNE + ZIP + CORETEX LABS AUSTRALIA + KOLEKTOR + KONIK + REFERENDAR

MERCREDI 28 DÉCEMBRE - 23H00
CLUB - FIGHT CLUB #2
Drum'n bass - 5€ pour les garçons et entrée libre pour les filles
HARRY MASSIVE (CROUSTIBASS) + FRED MATO (MATOZOIDES) + MISS KELIUM (BASS FICTION) + GUEST

JEUDI 29 DÉCEMBRE - 23H00
CLUB - BASS TO THRILL
Dubstep - Entrée libre
SABAT MACHINES + LOWMAX + MESSBASS B2B FLO + FISTNESS C

VENDREDI 30 DÉCEMBRE - 23H00
CLUB - LA PARACHUTE
Tech House - Entrée libre
VINCENT SCHROEDER + SUCRE SALE + LE PARSSEUX + GUEST

SAMEDI 31 DÉCEMBRE - 22H00
CLUB - DOOMSDAY 2012
Electro, dirty, dubstep - 20€ en prévente/étudiants et 25€ sur place
NOSTROMO VS KIFOOF'N + DEATH PLAYER + HOSTAGE (Sco) + BLATTA Y INESHA (It) + MARCO DEL HORNO (En) + ASIAN TRASH BOY + XOMA SILENT LISTENER

DIMANCHE 1ER JANVIER 2012 - 6H00
CLUB - DOOMSDAY 2012
Acid, dutch, techno - 15€ sur place
TRACKZ (EN) + ABSURD + DIOS & DEIVA + KRS HERETIK + BULLWACK + BURN TOAST UNIT (CLARKS VS FAAKZ)

JEUDI 1ER DÉCEMBRE - 20H30
CONCERT : ELECTRO POP
10/12€
TARWATER (Bureau B - Berlin) + BABE RAINBOW (Warp - Can)

JEUDI 1ER DÉCEMBRE - 00H00
CLUB : ELECTRO
Gratuit
UPSET + GATO + WEB 7.0

VENDREDI 2 DÉCEMBRE - 20H30
CONCERT : Alternatif - cold wave
10/13/15€
ANIKA (Invada - GB)

VENDREDI 2 DÉCEMBRE - 00H00
CLUB : ELECTRO
10/13€
CLUB CHEVAL = CANBLASTER + MYD

SAMEDI 3 DÉCEMBRE - 20H30
CONCERT : WIDOWSPEAK
7/10€
NINA KRAVIZ (Rekids - Moscou) minimale

SAMEDI 3 DÉCEMBRE - 00H00
CLUB : Deep House
12/14€
NINA KRAVIZ (Rekids - Moscou) + REMINISCENCE MUSIC FEAT FRIPONE + XAV XLAB

JEUDI 8 DÉCEMBRE - 20H30
CONCERT : ELECTRO POP
10/12€
4 GUYS FROM THE FUTURE

JEUDI 8 DÉCEMBRE - 00H00
CLUB : DUBSTEP
Gratuit
KIGMA + DCFTD

VENDREDI 9 DÉCEMBRE - 00H00
CLUB : Electro Swing
8/12€
ALGORYTMIK + KORMAC + DJ STANBUL

SAMEDI 10 DÉCEMBRE - 00H00
CLUB : Techno
10/12€
MEANT REC PARTY = SISKID (Meant Records) + REMAIN (Meant Records) + MATTIU (Mg Prod)

LUNDI 12 DÉCEMBRE - 20H30
CONCERT : SYNTHÉ POP
AUSTRA (Domino - Toronto)

JEUDI 15 DÉCEMBRE - 20H30
CONCERT : ELECTRONICA
THE FIELD (Kompakt - Stockholm)

JEUDI 15 DÉCEMBRE - 00H00
CLUB : CREME FRAICHE
LINE UP : SET 1 MATCH + DJUNZ + LBF

VENDREDI 16 DÉCEMBRE - 20H30
CONCERT : Soul
10/12€
SHAOLIN TEMPLE DEFENDERS (Music Action- Bx)

VENDREDI 16 DÉCEMBRE - 00H00
CLUB : PARTY HARDERS
12/14€
TECHNICOLOR = Mon Colonel + HIGHBLOO (Wallformie)

SAMEDI 17 DÉCEMBRE - 00H00
CLUB : GERMAN DO IT BETTER
10/12€
ROMAN FLUGEL (Live at Robert Johnson - Frankfurt) + MATTIU + Faon & Larcier

JEUDI 22 DÉCEMBRE - 20H30
CONCERT : NOVA surprise ! tbc

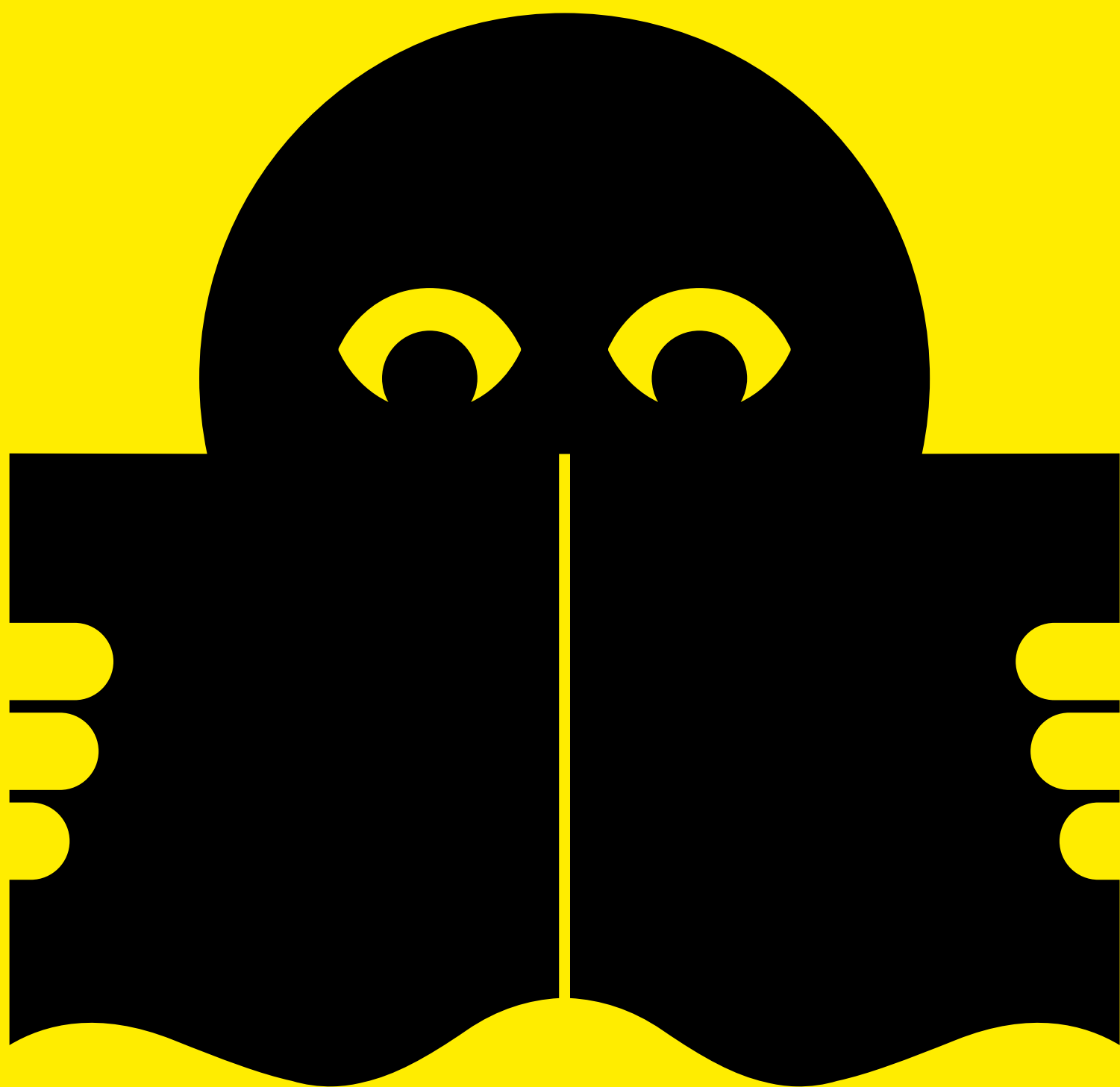
VENDREDI 23 DÉCEMBRE - 00H00
CLUB : WAX NACHT - WE PLAY VINYL
5€
JACQUES (Smallville - Ger) + X-LAB + SIGNAL SONORE (Bx) + TUAIROZE

JEUDI 29 DÉCEMBRE - 00H00
SOIREE CLUB 80's
5€
DJ CROIS PAS + ROBERT ALVES + ROUGE + GUIDO

VENDREDI 30 DÉCEMBRE
SOIREE ALLEZ LES FILLES

SAMEDI 31 DÉCEMBRE - MINUIT / MIDI
CLUB : MAKE UP YOUR EYES CLUB
20/25€ (sur place) - After à partir de 6h : 10€
KIKI (bpitch Control) + REINHARD VOIGT LIVE (Kompakt) + SHUMI (Kompakt) & Friends

***POUR LE RÉVEILLON, l'I.Boat propose une formule limitée à 150 personnes (dîner + club) pour 80 euros. Infos sur welcome2012@iboat.eu**



**UNE NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE
DE LA VILLE DE BORDEAUX**

BIBLIO BATO

Ouvert le
mercredi
de 14H à 19H
vendredi
de 17H à 19H
samedi
de 14H à 18H

Vacances
scolaires

Du mardi
au vendredi
de 14H-19H
le samedi
de 14H à 18H

GRATUIT

**BIBLIO BATO
I.BOAT
BASSIN À FLOT
33300
BORDEAUX**

**TRAM B
ARRÊT BASSIN**



BORDEAUX.FR

WWW.FACEBOOK.COM/BIBLIO.BATO

I.BOAT